



THÉÂTRE
Tout sur Robert Gravel
Page E 3



CINÉMA
La révolution spirituelle
de Lars Von Trier
Page E 12

CULTURE

L'opéra-féerie de Gilles Tremblay



CHRISTOPHE HUSS

La compagnie Chants libres présente, de jeudi à samedi au Monument-National, *L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*. Il s'agit du premier ouvrage lyrique de Gilles Tremblay, un opéra-féerie.

L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité est le fruit de la rencontre entre le compositeur Gilles Tremblay et le poète, homme de théâtre, de radio et de télévision Pierre Morency. Tous deux, grands amoureux de la nature, étaient vierges de toute expérience dans le domaine lyrique. Sept ans après la conception du projet, les auteurs se trouvent à la veille de la création d'un opéra de deux heures et demie.

Conte populaire

«Le projet remonte à 2002, lorsque Pauline Vaillancourt m'a mis en présence de Gilles Tremblay en vue de monter un projet d'opéra. Gilles Tremblay avait une idée d'un opéra avec de l'eau, une pomme et un oiseau, éléments d'un conte du Cabinet des fées de madame d'Aulnoy», se souvient Pierre Morency en entretien au *Devoir*. Il est le principal ambassadeur du projet, car Gilles Tremblay, victime d'un accident vasculaire cérébral cet été, n'est pas en mesure d'accorder d'entrevues en prélude à cette création.

Dans un premier temps, Pierre Morency avait décliné l'offre, inquiété par le défi et son manque d'expérience dans le domaine. Mais Gilles Tremblay n'acceptait pas ce refus.

Après avoir visité ensemble les archives concernant le folklore québécois, Tremblay et Morency se sont aperçus que ce conte de l'eau qui danse et de la pomme qui chante avait inspiré des conteurs populaires au Québec. Morency s'est laissé convaincre, d'autant qu'il était aussi question d'un oiseau...

Il a écrit le livret à partir de l'été 2004 dans Charlevoix. «Nous nous voyions régulièrement avec Gilles, pour travailler sur le texte. Quand je lui faisais la lecture, il disait parfois: "Je l'entends!" Il créait déjà la musique, instantanément!» Chaque mot ayant été pesé et rendu compatible avec la musique, le processus de création a duré deux ans et demi.

Le plan initial était celui d'un opéra de 90 minutes. Au final, il dure une heure de plus, même si certains personnages ont été supprimés et si la fin a été raccourcie. «Gilles tenait à ce que ce soit un grand opéra», précise Pierre Morency.

«Reféer» le monde

Tel que présentée par Chants libres,

l'histoire, tirée du conte *Princesse Belle-étoile* de madame d'Aulnoy, est la suivante: Yby, narrateur mi-oiseau, mi-abeille, invite les spectateurs dans un monde féerique et raconte une histoire où la vérité triomphe de la fourberie et où l'amour doit surmonter trois épreuves — découvrir l'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité — afin que deux personnages, Belle-étoile et Chérot, se dévoilent l'un à l'autre et puissent s'aimer.

«Pour Gilles Tremblay, l'univers de féerie est associé à l'écrivain Félix-Antoine Savard. Il me rapportait une phrase de Savard: "Il conviendrait de reféer le monde", c'est-à-dire de remettre un peu d'enchantement et de merveilleux dans la réalité», décrit Pierre Morency. Gilles Tremblay tenait beaucoup au merveilleux, à ré-enchanter le monde par la présence des fées. De son côté, Pierre Morency était très intéressé de donner la parole à un oiseau privé de parole dans le conte de madame d'Aulnoy: «Mon oiseau est à hauteur d'homme», se réjouit-il.

La question du public auquel se destine une telle création ne s'est jamais posée: «Je pense que cela s'adresse à tout le monde, aussi bien aux enfants qu'aux adultes qui ont gardé une fraîcheur d'enfance et sont prêts à se plonger dans un univers de fées et de monstres; un univers où l'amour doit traverser des épreuves pour se révéler», constate Pierre Morency, qui apprécie les éléments de sagesse humaine des contes de fées, «qui nous en apprennent beaucoup sur les difficultés de la vie qu'il faut traverser pour arriver à soi-même et à aimer les autres.»

Trois épreuves pour trouver l'amour? *L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité* serait-il une *Flûte enchantée* moderne? Pierre Morency avoue avoir lu attentivement le livret de l'opéra de Mozart, notamment pour examiner l'organisation de la matière. «Il y a vraisemblablement eu une influence sur le plan poétique de l'opéra», dit-il. On en saura davantage en écoutant l'opéra, jeudi.

La composition de la musique a accompagné étroitement tout le processus créatif. «Gilles me parlait de la musique qu'il entendait dans sa tête et, dès nos premières rencontres, il avait joué au piano l'air de la pomme qui chante. J'avais trouvé cela magique. La pomme l'avait autant inspiré que l'eau qui danse, puisqu'il est très sensible aux rythmes de la nature.»

Dans la configuration finale, l'orchestration fait appel aux percussions chères à Gilles Tremblay. Pierre Morency dit avoir été «vraiment surpris par le tutti et



Marianne Lambert et Jean Maheux dans *L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*. PHOTOS: MATHIEU DUPUIS

VOIR PAGE E 2: OPÉRA

CULTURE

OPÉRA

SUITE DE LA PAGE E 1

la présence et l'importance fascinante des percussions et gongs. J'ai été bouleversé en entendant l'orchestre.» Il conclut en parlant de son rêve de retravailler avec Gilles Tremblay: «Cette aventure a été l'une des grandes expériences de ma vie. Gilles Tremblay est un humaniste, un être rare et d'une grande richesse intérieure.»

Le Devoir

L'EAU QUI DANSE, LA POMME QUI CHANTE ET L'OISEAU QUI DIT LA VÉRITÉ

Opéra-féerie de Gilles Tremblay sur un livret de Pierre Morency. Mise en scène: Robert Bellefeuille. Scénographie: Jean Bard.

Éclairages: Nicolas Descoteaux. Costumes: Marianne Thériault. Créations visuelles: Geodezik. Jean Maheux (comédien-baryton, Yby); Marianne Lambert (soprano, Belle-Étoile); Marie-Annick Béliveau (alto, Poulane); Michèle Motard (mezzo, Feintise); Scott Belluz (haute-contre, l'oiseau); Taras Kulish (basse, le roi); Sylvain Paré (ténor, Chérot); Claudine Ledoux (mezzo, Pomme et sirène); Stéphanie Pothier (mezzo, Tourterelle); Anne Saint-Denis (soprano, Blondine); Julien Patenaude (baryton, Petit-soleil); Philippe Martel (baryton, Beaujour). Nouvel Ensemble Moderne, direction Lorraine Vaillancourt Monument National, jeudi 19, vendredi 20 et samedi 21 novembre à 20 h

Billets: 514 871-2224. Renseignements: www.chantslibres.org



Une scène de L'eau qui danse...

MATHIEU DUPUIS

VENEZ JOUER
CONSERVATOIRE
 d'art dramatique de Montréal
www.conservatoire.gouv.qc.ca

AUDITIONS 2010
 Séance d'information
 le samedi 21 novembre, à 14 h,
 au Théâtre Rouge du Conservatoire

4750, avenue Henri-Julien
 Montréal (métro Mont-Royal)
 Réservation: 514 873-4283, p. 236

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Chambre(s)

ÉCRITURE SCÉNIQUE, DRAMATURGIE ET TEXTE: ERIC JEAN ET PASCAL CHEVARIE
 EN COLLABORATION AVEC LES COMÉDIENS ET LES CONCEPTEURS

MISE EN SCÈNE: ERIC JEAN AVEC EVELYNE BROCHU, MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, SYLVIE DRAPEAU, MATHIEU GIRARD, ALEXANDRE LANDRY, SACHA SAMAR, Concepteurs: Angelo Barotti, Annie Beaudoin, Olivier Gaudet-Savard, Vincent Letellier, Pierre-Étienne Lucas, Martin Siris, Cynthia St-Gelais

16 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2009

514 845-7277 | quatsous.com

Danser sur un volcan

Manas — D'abord, la chaleur humide, 36 degrés, vous saute dessus, puis le côté Far West du lieu. Manaus a poussé de façon organique au pied du rio Negro avec des bouts de jungle ici et là, des tours, des garages, des quartiers trop dispersés, souvent louches. Sur les rives, des favelas branlent sur leurs pilotis. Au nord du Brésil, dans cette capitale de l'État d'Amazonie, on se croirait presque à La Havane, à cause

des beaux bâtiments désormais décrépis, témoins d'une gloire ancienne. Au XIX^e siècle et jusqu'aux années 1920, ce fut l'âge d'or du caoutchouc, mis en boîte par la concurrence asiatique. Manaus, longtemps endormie et mal famée, renaît un peu de ses cendres avec un statut de port franc, des industries électroniques, l'écotourisme.

Les bateaux qui filent jusqu'au fleuve Amazone, dont le rio Negro est un affluent, partent d'ici. Ça bouge. Les marchés sont grouillants. Au centre-ville, les anciennes demeures bourgeoises sont restaurées à grands frais ou abandonnées aux éléments, avec des arbres qui sortent par les fenêtres, après que leurs racines en eurent dévoré sans pitié les fondations. Manaus est dangereux le soir. À trois pas de l'épicentre, des malfrats sortent de l'ombre et de bons samaritains vous jettent dans un taxi en disant: «Attention! La pauvreté! Les voleurs. Deux types vous attendent là-bas...»

Du coup, vous comprenez le portugais...

Au milieu de tout ça, vraie perle baroque: le fameux Tea-

tro Amazonas, construit en 1881, avec des matériaux luxueux venus d'Europe: marbre italien, dôme anglais, lustre et rideau de scène français, etc. Herzog y avait tourné des scènes de *Fitzcaraldo*. Les soirs de première, la faune bourgeoise et festivaire se rend au Teatro Amazonas en tenue de soirée et Manaus se croit revenu à sa belle époque engloutie.



ODILE TREMBLAY

Je suis au 6^e Festival du film Amazonas. Un rendez-vous qui s'offre, avec un vocabulaire en grande partie écologique et tourisme d'aventure, une compétition de documentaires et de fiction, plusieurs collés au thème de la planète menacée. Faut dire que le cadre amazonien s'y prête.

L'État finance le rendez-vous et le gouverneur de l'Amazonie, Eduardo Braga, profite de l'occasion pour préciser à quel point sa province se bat contre la déforestation. Le Français Lionel Chouchan, toujours au poste, a cofiné le festival. À son avis, le cinéma demeure le meilleur outil de conscientisation possible: «Le documentaire d'Al Gore a ouvert les esprits aux changements climatiques d'avantage que le protocole de Kyoto», déclare-t-il.

Ça n'empêche pas certains cinéastes verts de voir le signal d'alarme comme une goutte d'eau dans un désert de besoins. Entre impuissance, combats à mener, intérêts entrelacés — l'État souhaiterait attirer des tournages étrangers en parrainant un événement cinéma — vogue la galère du festival Amazonas.

Le film d'ouverture, d'ailleurs

brésilien, un truc assez enfantin, réalisé par Ana Luiza Azevedo, s'intitulait *Avant la fin du monde*. Le ton était donné. On voit ici des documentaires sur la destruction de mille espèces, des gorilles aux requins, des orangs-outangs aux dauphins.

Les soirs de première, la faune bourgeoise et festivaire se rend au Teatro Amazonas en tenue de soirée et Manaus se croit revenu à sa belle époque engloutie

Avec *Green*, une œuvre sans paroles belle et alarmante, tournée presque sous le manteau, Patrick Roussel traque la déforestation en Indonésie. Daniel Schweizer suit à travers *Dirty Paradise* une tribu amazonienne de la Guyane française empoisonnée par le mercure des orpailleurs clandestins. *Crude*, de Joe Berliner, montre le combat d'Indiens de l'Amazonie équatorienne contaminés par le géant pétrolier américain Chevron. Ajoutez au menu des fictions postapocalyptiques comme *The Road*, de John Hillcoat, d'après l'extraordinaire roman de Cormac McCarthy, qui ne fait pas dans l'optimisme non plus...

On célèbre l'année de la France au Brésil. La marraine d'honneur d'Amazonas est Carole Bouquet, l'actrice Mireille Darc fut réquisitionnée pour planter quelques graines symboliques d'un arbre menacé, etc.

Le grand cinéaste américain John McTiernan (*Die Hard*, *The Last Action Hero*) dirige le jury pour la section fiction. En aparté, il vous parle d'une Amérique contrôlée par la droite, avec un Obama aux mains liées par les multinationales et des puissances voraces, occultes et

mégadestructrices. «Mais nous sommes nombreux à savoir que tout doit changer. Tout. Et vite!»

Il dit ça en regardant l'horizon d'un air agité. Ici, au long des excursions sur le rio Negro, tout le monde se mêle sur les bateaux: jurys respectifs, journalistes, cinéastes, acteurs, regardant les eaux noires du rio Negro côtoyer les coulées jaunes de la rivière Solimoe, sans se mêler sur des kilomètres de long.

On finit même par coucher un soir dans un hôtel de la jungle, l'Ariau, endroit surréaliste qui tient du complexe de souterrains volants sur pilotis, d'ailleurs dessiné par Jean-Philippe Cousteau. A moins qu'il ne s'agisse de l'opéra halluciné d'un moderne *Fitzcaraldo*... Les Indiens Guaranis venus des environs (serveurs, guides ou danseurs), les macaques apprivoisés et les dauphins roses qui bondissent dans la lagune semblent embauchés pour maintenir le client dans une illusion cosmo-écologique.

Ça sent là aussi la fin du monde, ou plutôt le début d'un autre. Mais personne ne sait lequel, ce qui cause problème... Le soir, la faune humaine se déhanche sur la plage au son d'un orchestre brésilien. Mais entre la déforestation de l'Amazonie et les films apocalyptiques projetés à Manaus, on a soudain le mirage d'une chic société dansant en transe sur un volcan.

otremblay@ledevoir.com

Odile Tremblay était l'hôte du festival Amazonas.

une maison propre

De Sarah Ruhl
 Mise en scène Martin Faucher | Traduction Fanny Britt
 Avec Émilie Bibeau, Hélène Mercier, Patricia Nolin, Denis Roy et Monique Spaziani
 Éclairages Jocelyn Proulx

Du 19 novembre au 19 décembre 2009

laplacedesarts.com
 514 842 2112 / 1 866 842 2112
 ou au 514 522-9393

LE THÉÂTRE DE L'OPISIS

photo: Suzane O'Neill

Sexy Béton II JUSTICE

Au Centre Segal des Arts de la scène
BILLETS: 514-739-7944

“D'une rare pertinence.”
 Alexandre Cadieux, Le Devoir

“Une histoire à suivre...”
 Philippe Couture, VOIR

“... vivant et vibrant de vérité.”
 Mélanie Thibault, MonThéâtre.qc.ca

Texte d'Annabel Soutar. Mise en scène par André Perrier.
 En vedette: Brett Watson et Maude Laurendeau-Mondoux
 Pour en savoir plus: www.porteparole.org
 Une production de Porte Parole

www.porteparole.org

PORTEPAROLE

Grande Bibliothèque

Pierre Perrault
Discours du fleuve et du sang

Un voyage dans l'œuvre de Pierre Perrault, poète, dramaturge, cinéaste, homme de radio et essayiste.

Recherche, conception et mise en scène: **Christian Vézina**

Distribution: **Céline Bonnier, Daniel Gadous et Christian Vézina**

Production: le Théâtre Barbare et Bibliothèque et Archives nationales du Québec
 Remerciements à l'ONF pour sa précieuse collaboration.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le mercredi 18 et le jeudi 19 novembre à 19 h 30

Entrée libre

Grande Bibliothèque
 475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
 ☎ 514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Lecture publique

514 845-7277 | quatsous.com

CULTURE

THÉÂTRE

Tout sur Robert

Claude Laroche met en scène *Il n'y a plus rien*, de Robert Gravel

Le Rideau vert rend hommage à Robert Gravel en présentant une pièce phare tirée de sa trilogie tragicomique sur les grands thèmes de la vie. Claude Laroche se souvient de l'ami et de l'artiste.

LUC BOULANGER

Dans le milieu culturel — à l'instar du 11 septembre 2001 pour la population en général — chaque artiste se souvient de ce qu'il faisait le jour de la mort subite de Robert Gravel. Claude Laroche était à son chalet, profitant de ses derniers jours de vacances à la campagne, lorsque le comédien Luc Proulx est venu lui annoncer la triste nouvelle. Si le 12 août 1996 est associé à la disparition de l'illustre comédien, cette journée marque aussi la fin d'une époque. Celle où le théâtre québécois se réinventait constamment, tandis que ses artisans expérimentaient et cherchaient sans cesse de nouvelles pistes, croyant encore que «tous» les rêves sont possibles!

Robert Gravel était un homme d'action. Mais aussi un faibléux rêveur. «Robert faisait les choses sérieusement... sans se prendre au sérieux», explique Claude Laroche, qui a connu Gravel à la fin des années 60. «Robert avait un bon esprit de troupe. Avec sa théorie du "non-jeu", il demandait aux comédiens de s'effacer derrière le spectacle. Il était le roi du paradoxe. Et le théâtre est l'art par excellence du paradoxe: le mensonge comme source de vérité; l'artifice et l'illusion pour représenter le réel; le comique vs le dramatique. Robert était très conscient de ça.»

La première fois que Claude

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Robert Gravel en 1982

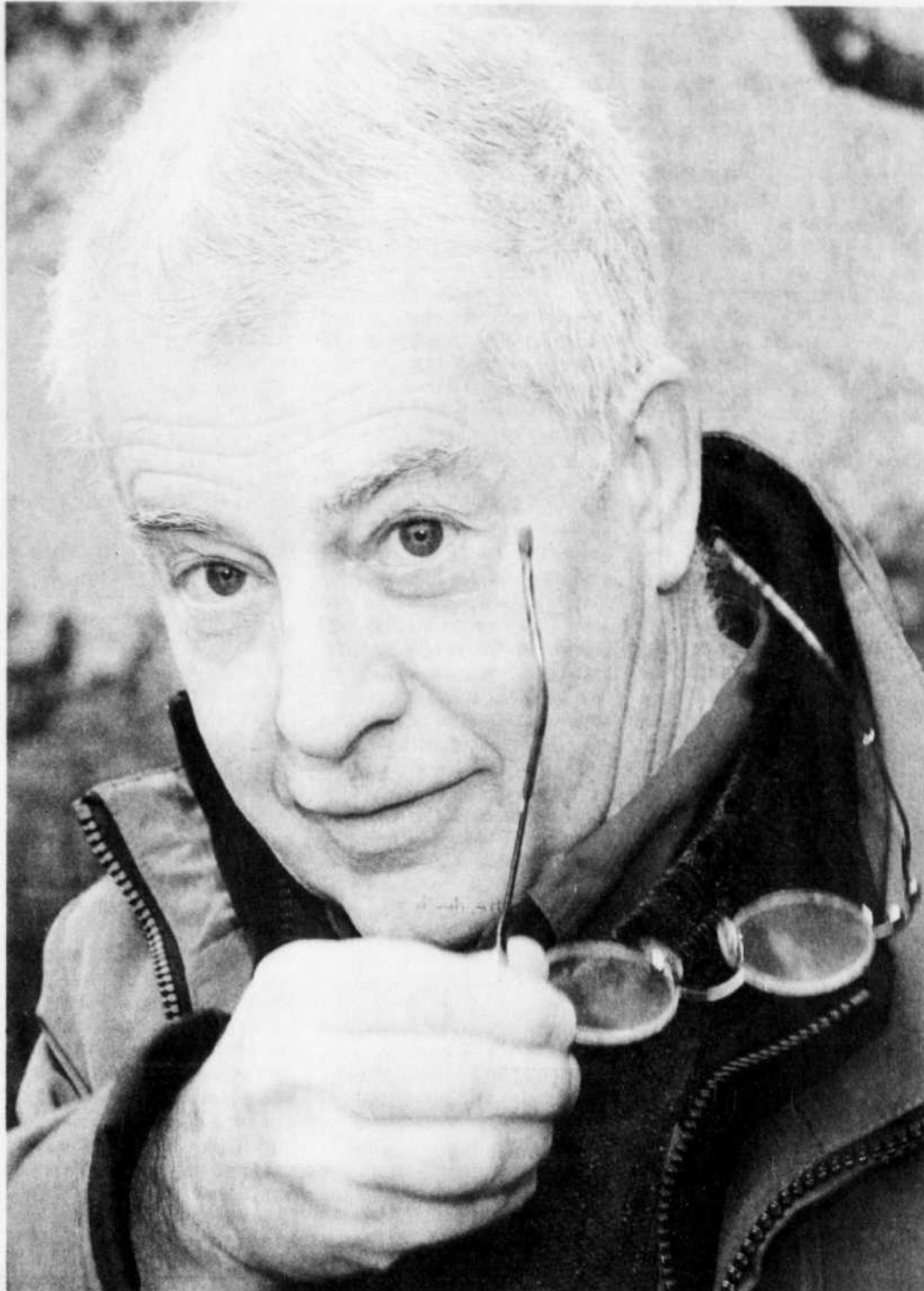
Laroche a rencontré Robert Gravel, c'était en 1968. Les deux jeunes hommes étaient alors étudiants: Laroche à l'École nationale de théâtre et Gravel au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. «En début de session, racontant au complet a démissionné! On voulait travailler uniquement des textes québécois dans nos cours. Et la direction ne prenait pas nos revendications au sérieux.»

Tendrement baveux

Claude Laroche est envoyé en émissaire au Conservatoire, dans le Vieux-Montréal, pour négocier avec le président de l'association étudiante, nul autre que Robert Gravel. Il lui demande d'appuyer les finissants de l'École nationale en boycottant aussi leurs cours... «Je revois encore le visage de Robert, avec son air tendrement baveux. Il m'a répondu du tac au tac: "C'est du théâtre que je fais. Pas de la politique!"»

À la fin des années 70, les deux acteurs se retrouveront dans la merveilleuse aventure de la Ligue nationale d'improvisation (LNI). Puis Laroche jouera dans les spectacles du Nouveau Théâtre expérimental, fondé par Gravel et Jean-Pierre Ronfard. De succès en échecs, de spectacles en marge à la notoriété télévisuelle, en passant par le Grand Cirque ordinaire (pour Laroche) et la jeune troupe du TNM (pour Gravel), les deux acteurs de la génération des Belles-sœurs traverseront les années avec toujours le même engagement pour leur art.

Avant sa mort, Robert Gravel s'était passionné pour l'écriture dramatique. Comme auteur, il a, entre autres, écrit *Thérèse*, *Tom et Simon*, sa dernière pièce pour 45 comédiens (!), et une trilogie (*Durocher le milliardaire*, *L'homme qui n'avait plus d'amis* et *Il n'y a plus rien*). C'est cette dernière pièce que Laroche met en scène au Rideau vert dès mardi prochain, 17 ans après sa création à Espace libre, avec une nouvelle distribution de 14 comédiens. Parmi eux, des héritiers de Gravel, tels que Louis Champagne et Didier Lucien,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le metteur en scène Claude Laroche raconte avoir rencontré Robert Gravel en 1968 alors qu'ils étaient tous les deux étudiants en théâtre.

qui ont entamé leur carrière sous sa stimulante direction, à l'instar de Pascale Montpetit ou Marie-Chantal Perron.

La tragédie comique

Le titre de sa trilogie, *La Tragédie de l'homme*, est volontairement pompeux. «Robert a peut-être lancé cette idée au cours d'une soirée bien arrosée, avance Laroche. Il a pu faire un pari avec son érudit ami Jean-Pierre Ronfard [qui avait déjà créé la pièce-fleuve *Vie et mort du roi*

boiteux] en lui disant: "Moi, je vais écrire une trilogie sur La Tragédie de l'homme!"» Toute-

fois, ses thèmes sont archi-sérieux: le pouvoir et l'argent pour *Durocher*; la solitude pour

L'homme qui n'avait plus d'amis; la vieillesse et la mort pour *Il n'y a plus rien*.

L'action se déroule dans un hôpital pour vieillards mourants, à la veille de Noël. Outre les patients, il y a sur scène des visiteurs et du personnel, dont un infirmier gai joué, à la création, par un Jacques L'Heureux inoubliable. D'ailleurs, L'Heureux et le concepteur Jean Bard sont à l'origine de la production au Rideau vert.

Or le comédien a dû se retirer du projet parce qu'il fait partie de la reprise de *Sacré Cœur*, avec Alexis Martin, à l'Espace libre. Il a donc demandé à Claude Laroche de signer la mise en scène: «J'ai tout de suite accepté! Sans même regarder mon agenda. Robert a écrit une comédie sarcastique sur la mort. Je ne fais pas une relecture du texte. Ses indications sont très claires. Robert était capable de rire de lui-même, de son art. Il y a un long numéro nécrologique, ensuite les acteurs font du burlesque à la ti-Zoune. La pièce est aussi un hommage au théâtre burlesque.»

Le metteur en scène croit que le Rideau vert a changé depuis l'arrivée de Denise Filiatrault. Ce qui explique qu'une pièce aussi audacieuse, risquée, soit à l'affiche de l'institution de la rue Saint-Denis. «Denise est une directrice artistique ouverte. Elle veut présenter un éventail de tout ce qui se fait sur la scène montréalaise. Si une œuvre d'une compagnie en marge est très bonne, elle finira inévitablement par aboutir sur une grande scène. Ça prouve que la recherche théâtrale de Gravel a fonctionné», conclut Laroche.

Et que son héritage est bien vivant.

Collaborateur du Devoir

IL N'Y A PLUS RIEN

De Robert Gravel. Mise en scène de Claude Laroche. Avec 14 comédiens, dont Sylvie Potvin, Louis Champagne, Didier Lucien, Danièle Lorain, François Tassé. Du 17 novembre au 19 décembre. Au Rideau vert, à Montréal.

UNE PRÉSENTATION

Financière Sun Life

Création **Evelyne de la Chenelière** /
Mise en scène **Alice Ronfard**

L'IMPOSTURE

Avec **VIOLETTE CHAUVEAU** / **FRANCIS DUCHARME** /
DAVID BOUTIN / **SOPHIE CADIEUX** / **JACINTHE LAGUÉ** / **HUBERT PROULX** / **YVES SOUTIÈRE** /
ERWIN WECHÉ / Conseillère dramaturgique **DIANE PAVLOVIC** / Assistance à la mise en scène et régie **BETHAIDA THOMAS** /
Concepteurs **GABRIEL TSAMPALIEROS** / **GINETTE NOISEUX** / **ÉRIC CHAMPOUX** / **SIMON CARPENTIER** /
YVES LABELLE / **JACQUES-LEE PELLETIER** / **RACHEL TREMBLAY**

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

DÈS MARDI! / **TNM.QC.CA** / **514.866.8668**

M

514

Tout est encore POSSIBLE

DU 3 AU 21 NOVEMBRE 2009
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DE LISE VAILLANCOURT MISE EN SCÈNE DANIEL MEILLEUR
CONCEPTION VISUELLE GUY FORTIN, DANIEL MEILLEUR ET YVES DUBÉ COSTUMES MICHÈLE HAMEL ÉCLAIRAGES LUCIE BAZZO
MUSIQUE ORIGINALE ET ENVIRONNEMENT SONORE MICHEL ROUIDOUX
PRODUCTION LES DEUX MONDES / AVEC LOUISE BOMBARDIER,
WIDEMIR NORMIL, ÉMILE PROULX-CLOUTIER ET
LISE VAILLANCOURT. PRÉSENTE PAR LES DEUX MONDES ET LE
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI. INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS :
514 282-3900 | 3900, rue Saint-Denis, Montréal

Les deux mondes

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

CULTURE

DANSE

Danser, morceaux en moins

CATHERINE LALONDE

La danse. Le mot seul fait penser à des corps agiles, entraînés et fluides. Danse, comme synonyme de santé, même. Comment peler ces préjugés quand le corps est rompu? Et que devient la danse avec un corps comportant des morceaux en moins?

La première fois que j'ai vu danser Jacques Poulin-Demers, j'ai été charmée par sa physicalité et j'ai pesté intérieurement parce qu'il ne pointait pas ses pieds. Allez! Finition de la ligne! Une demi-heure plus tard, je me rendais compte qu'il portait une prothèse. Impossible de pointer, donc, puisqu'il n'a pas de pied droit. La jambe a été coupée 15 cm sous le genou, après un spectaculaire accident de voiture en 1999. Le jour même où il se rendait, en stop, au Toronto Dance Theatre pour y entamer sa formation professionnelle en danse.

Hôpital, guérison, adaptation à la prothèse, retour au mouvement, Poulin-Demers se retrouve des mois plus tard en Californie et, par une série de hasards, est engagé dans la compagnie Axis, où se mêlent interprètes avec et sans handicap. C'est là qu'il réapprend à danser. «J'aurais été trop intimidé de recommencer ici. En Californie, personne ne me connaissait, je pouvais arriver avec mon pied artificiel et mes ha-

biletés réduites.» Hasard encore qui le mène à danser auprès de Baryshnikov lors d'une soirée de sensibilisation aux places pour handicapés dans les théâtres.

Depuis, Poulin-Demers a dansé un peu partout, ses propres pièces et celles de Mélanie Demers, en plus de travailler comme musicien et de performer. Il présente cette semaine *Cible de Dieu*, où un artiste de cirque cumule les malchances et se décompose, de ratage en ratage, perdant en chemin sa prothèse, sans s'arrêter puisque *the show must go on*. Poulin-Demers en rit encore: «C'est ce qui m'est arrivé [à la création], une année de malchance, en amour, dans ma carrière. Des ordinateurs qui plantent, des vélos qui se font voler, dont deux la même semaine... Une année beaucoup plus rough que la perte de mon pied.»

France Geoffroy est danseuse professionnelle et tétraplégique depuis un accident de plongeon en 1991. Sa tête, ses bras bougent. Et son fauteuil roulant, qu'elle a appris à manier avec une précision d'horloge. «Ce que je sens quand je danse demeure mystérieux. Si j'ai une perte d'équilibre ou qu'on me demande un rond de tête lorsque je suis basculée, le voyage que je fais dans mon corps n'est pas du tout anodin. Le mouvement circule, mais d'une façon autre, et je dois contrer mon manque de force et de mobilité par la présence d'un partenaire

qui me donne des appuis, des crochets et qui facilite ma mouvance. Il y a toute une technique sous-jacente.» Elle sera à Danse Cité en mars prochain pour une pièce signée Estelle Clareton. «Moi, si je tombe sur scène, je ne me relève pas. Il y a une authenticité, une précarité et une prise de risque.»

Mais où se trace la ligne entre intégration, processus personnel et création? «Tout corps brisé peut danser, mais peut-être pas de façon professionnelle. Il faut que ça demeure artistiquement valable.» Qu'ils le veuillent ou non, les interprètes aux corps rompus bousculent une certaine idée de la danse. «Pour moi, poursuit Geoffroy, c'est réglé: je vis avec mon corps et mon handicap tous les jours. Le problème, c'est les autres, confrontés, devant moi, à leur propre corps.»

Poulin-Demers croit que ce qui est ébranlé avec un interprète handicapé, «c'est la définition même de la danse. Mais je ne mets pas ça en question consciemment. C'est un fardeau et une grâce de ne pouvoir me retirer de cette question. Ça m'a ouvert plein de portes, mais je ne peux jamais m'en détacher.» Il ne se gêne pas pour danser sans prothèse, une jambe de pantalon flottant au mouvement. «L'exemple peut sembler niais, mais c'est un choix, comme celui de danser les cheveux attachés ou détachés. Ça m'amène dans un autre registre de mobilité. Avec le pied artificiel, je dois calculer constamment: le pli du genou, l'angle du pied, où je mets mon poids pour pivoter... et c'est glissant. Sans prothèse, je suis plus libre, mais le mouvement se passe davantage au sol, je fatigue plus vite et je ne peux pas couvrir. Et on ne peut éviter le commentaire, quand je danse sans pied.»

Sara Hanley revient à la danse. Elle a bougé pour Dominique Porte, Deborah Dunn, la Fondation Jean-Pierre Perrault, avant de faire une «pause bébés». Plus longue que prévu. Attaquée par la bactérie mangeuse de chair lors d'une césarienne, elle perd une partie de son grand droit, le muscle abdominal superficiel. Un handicap invisible, qui l'empêche désormais de sauter, de prendre le poids d'un partenaire et qui limite ses extensions de la colonne et ses cambrés. «Comme danseur, le corps est ton outil, tu veux le perfectionner, le rendre plus précis, plus sensible. D'un coup, je me suis retrouvée avec un trou dans le ventre. Mon identité était si fortement liée à mon corps... j'ai senti que j'avais perdu quelque chose.»

Dans une étude menée en 1996 sur le sport d'élite, Sparkes note à quel point l'identité chez les gymnastes est liée au corps.



VINCENT BAILLY-COMTE

Danseur d'une grande physicalité, Jacques Poulin-Demers performe avec un pied en moins.

Sylvie Fortin, chercheuse en danse à l'UQAM, conclut avec Rip et Vallerand que la danse s'intègre à l'identité déjà chez les pré-professionnels. «On retrouvait un haut degré de chevauchement entre le self et la danse», résume-t-elle. Quand le corps change, alors toute l'identité est remise en jeu.

Solitudes

Les trois danseurs parlent de la solitude de leur parcours. «T'es barré de tout ce qui est conventionnel: tu es différent», souligne Poulin-Demers. Même dans une compagnie de danseurs handicapés, il n'y a que des individus, comparativement à chez José Navas, par exemple, où tu retrouves un corps de compagnie. La seule chose que je peux faire, c'est développer un travail personnel, non plus donner ma danse mais me donner moi.»

France Geoffroy, elle, se désolait de devoir constamment être instigatrice de projets. Elle est allée jusqu'en Angleterre, travailler avec Candoco, une autre compagnie de danse intégrée. «Rien ne peut s'offrir à moi. Je peux adapter, mais ce n'est pas évident de me former. J'ai 36 ans, mon corps ressent l'usure. J'aimerais faire autre chose, des fois, former d'autres danseurs handicapés, perpétuer ce que j'ai appris.» Tous parlent aussi de la difficulté de l'entraînement, de la nécessité de mettre davantage d'efforts pour garder un corps apte à la danse. Et les corps rompus obligent à miser davantage sur la sensibilité, la présence. Une autre virtuosité. «Ce qui m'inté-



VÉRO BONCOMPAGNI

Tétraplégique, France Geoffroy a appris à manier sa chaise roulante avec une précision d'horloge. Elle est accompagnée sur la photo de Roxanne Duchesne-Roy.

resse dans le corps brisé, conclut Geoffroy, c'est qu'on porte des marques. Chaque fois que j'entre sur scène, tout le monde voit que je suis en fauteuil. La magie, c'est de transcender ça, de dépasser le handicap.»

Collaboratrice du Devoir

CIBLE DE DIEU
De Jacques Poulin-Demers
À Tangente
du 19 au 22 novembre

CIBLE DE DIEU
JACQUES POULIN-DEMERS

19, 20 et 21 novembre 2009 à 19h30
22 novembre à 16h

Tangente Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Cherrier, Montréal
(métro Sherbrooke) www.tangente.qc.ca

empire présente

Le Roi se meurt
d'Eugène Ionesco

Mise en scène de Francis Cantin

Photo: Olivier Roux

Déjà 5 représentations complètes!

Assistante à la mise en scène: JULIE-ANGE BRETON Chorégraphe: DEEPA LI LINDBLOM
Avec: STÉPHANIE DAVIAU, LOUIS-PHILIPPE LABRÈCHE, KENA MOLINA, ANDRÉ PERRON,
FRÉDÉRIC SASSEVILLE ET CHANTAL THERRIEN Concepteurs: GABRIELLE DUMONT DUFRESNE,
GORDON NEIL ALLEN, SABRINA PAQUETTE-GODIN, CAMILLE PICHÉ ET CHRISTINE PLOUFFE

Du 17 novembre au 5 décembre 2009
du mardi au samedi à 20h sauf le mercredi à 19h

ON JOUE AU [PROSPERO]!

1371 rue Ontario Est, Montréal, Québec, H2L 1S2

Billetterie 514.526.6582 Admission 514.790.1245

Avec la participation financière de
Empire Québec

DANSE DANSE

JOSÉ NAVAS / COMPAGNIE FLAK

Programme double Villanelle . S

26, 25, 27, 28 nov. 2009

Partenaire présentateur

QUEBECOR

Salle pierre-mercure
CENTRE PIERRE-PÉLAGEAU

Billetterie : 514 987.6919
ADMISSION : 514 790.1245

DANSE DANSE.NET
Video promo disponible pour visionnement

CULTURE

DANSE

Déjouer les perceptions

Noam Gagnon est plus qu'une moitié de The Holy Body Tattoo

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les deux moitiés séparées d'un tout valent parfois mieux que leur somme. Pour un temps, du moins. Habitué à secouer le public de ses pièces énergiques carburant aux images vidéo depuis 1982, l'indissociable duo canadien Holy Body Tattoo (HBT) s'est temporairement séparé en 2007, le temps de recharger ses piles créatives individuelles. Dana Gingras créait *Smash Up* en 2008. C'est au tour de Noam Gagnon de présenter son opus solo, *The Vision Impure*, à l'Usine C cette semaine.

La pièce en cache en fait plusieurs, comme si l'angoisse pétrifiante de la partition artistique avait généré un monstre de création. *The Vision Impure*, sous le chapeau de la nouvelle compagnie satellite de HBT, Vision Sélective, compte un triptyque signé Noam Gagnon, un solo commandé au chorégraphe d'origine britannique Nigel Charnock, et *Untitled no. 1*, tout récemment livré par le chorégraphe québécois Daniel Léveillé. Son triptyque lui a déjà valu le prestigieux Isadora Duncan Award for Excellence in Performance.

«Au début, c'est le néant: qui on est sans l'autre? raconte en entrevue M. Gagnon au sujet de la scission momentanée de HBT. Et neuf mois pour créer, c'est pas beaucoup pour se donner le temps de changer, d'aller chercher d'autres dynamiques, physicalités et émotions. Je n'ai plus eu peur d'être la moitié moins quand j'ai compris que ce que je faisais seul, sans être emboîté dans le corps de l'autre, c'était mon univers à moi.»

Il est parti en Espagne en quête «d'autres rythmiques». Entre l'esprit du flamenco et l'art de la corrida, il a trouvé des

liens inspirants qui jetteront les bases de *A Few*.

«Les taureaux, ça me fascine depuis longtemps. Dans cette forme d'art [la corrida], il y a le courage de faire face à ta mort; et si tu fais

«Je n'ai plus eu peur d'être la moitié moins quand j'ai compris que ce que je faisais seul, sans être emboîté dans le corps de l'autre, c'était mon univers à moi»

face à ta mort, tu fais face à ta vie. C'est une pièce qui parle d'épreuves et de comment les surmonter.»

Perceptions croisées

De retour en studio, il s'est d'abord vu incapable de créer un solo. Le fantôme de la partenaire le hantait au point que *A Few* a connu une première version duo, présentée sur les scènes de Vancouver, où vit le Montréalais d'origine. Depuis, il s'est entièrement approprié l'œuvre.

«Dans cette dernière incarnation de la pièce, c'est mon travail à moi que les gens vont voir, dit-il avec une fierté dénuée de préten-

tion. Et ils verront d'autres facettes de moi dans le travail des autres.»

Et c'est précisément ce jeu de perceptions croisées que Noam Gagnon voulait explorer dans sa nouvelle vie de chorégraphe temporairement indépendant. Dans *When That I Was*, son collègue Nigel Charnock lui a ainsi conçu un personnage comique et absurde à souhait, peut-être plus fidèle au Noam rieur de la vie quotidienne qu'au dandy rebelle que le spectateur a connu dans *Our Brief Eternity* (1996) ou, plus récemment, dans *Running Wild* (2005).

Son triptyque reflète précisément cette intention de déjouer les perceptions habituelles dans ses thèmes. «J'ai voulu déstabiliser les perceptions parce qu'on est limités par elles: qui est le matador? le public? est-ce que le taureau, c'est moi?» Même au chapitre de ses collaborateurs en musique, il s'est notamment adjoint un choriste au coffre d'opéra et «à la voix d'ange», Viviane Houle, en plus

des musiciens Jeff Corness et Stefan Smulovitz.

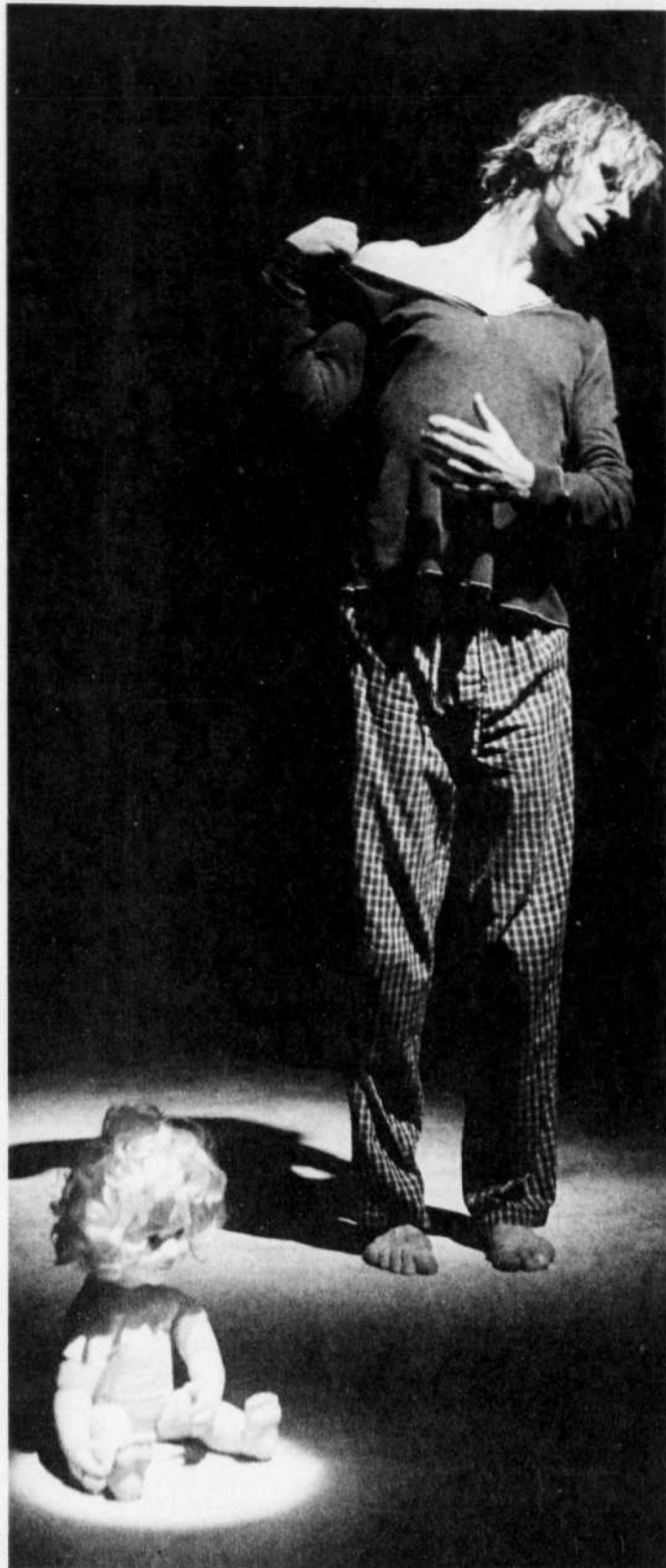
Après avoir désorienté le public et ses proches dans leur lecture de qui est Noam Gagnon, le danseur et chorégraphe a volontairement cherché à se déstabiliser lui-même en faisant appel à Daniel Léveillé.

«Je voulais me voir dans la simplicité du geste nu, confie-t-il. C'est l'antithèse de ce que je fais. Dans la durée d'un mouvement de Léveillé, j'ai le temps d'en faire 200!»

En cherchant à exprimer une autre dynamique, moins «in your face» que la bombe chorégraphique de HBT, Noam Gagnon n'a quand même pas rogné tout ce qui le définit. Son naturel fringant revient souvent au galop. «Je travaille les mêmes choses mais avec plus de sensibilité», nuance-t-il. Et l'image soignée, toujours reine dans HBT, demeure un liant essentiel des trois volets de son triptyque, sous la gouverne de Kenneth Sherman.

Le Devoir

■ Du 18 au 21 novembre à l'Usine C



VISION IMPURE
Noam Gagnon présente son opus solo, *The Vision Impure*, à l'Usine C.

La Danse du Centre national des Arts (Ottawa) présente

Une exploration poétique mais impitoyable de la tolérance, de l'intolérance, de la religion et de la sexualité. Cette œuvre coup-de-poing intègre danse, texte, documentaire, animation et cinéma.

DANSE
2009-2010

DV8

PHYSICAL THEATRE

To Be Straight with You

26-27 NOVEMBRE

Théâtre 19 h 30

Billets à partir de 35 \$

S'adresse à un public adulte de 16 ans et plus

BRITISH COUNCIL 75 YEARS OF CULTURAL RELATIONS

40 ans 40 years
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTREwww.cna-nac.ca
BILLETTERIE DU CNA lundi-samedi 10h à 21h
GROUPES 10+ 613-947-7000 #634 | gpn@nac-cna.caBUZZ
endirect
heraldnet.caticketmaster.ca
613-755-1111Média partenaire
Radio-Canada
XTRA

VIEUX THOMAS ET LA PETITE FÉE
Compagnie de danse BOUGE DE LA

Dimanche 15 novembre - 15 h 5 à 10 ANS

DANSE

La rencontre d'un vieillard en colère et d'une fillette, qui réintroduit la joie dans le cœur de celui-ci et lui permet de quitter la vie avec sérénité. Un spectacle optimiste sur les cycles de la vie, qui entraîne les enfants dans un monde démons. Inspiré d'un album jeunesse de Dominique Demers.

CINQUIÈME SALLE *bouge de la*

LES RYTHMES D'AFRIQUE AU CŒUR DU QUÉBEC
Présenté par VISION DIVERSITÉ

Dimanche 22 novembre - 11 h 5 à 12 ANS

CONTE ET MUSIQUE

Incursion au cœur des rythmes et des instruments du Mali et du Sénégal en compagnie du groupe Kabakuwo, et du conteur Gotta Lago. Conte et animation alternent avec la musique pour recréer toute la magie de l'univers africain.

PIANO NOBLE *Vision Diversité*

PROGRAMMATION COMPLÈTE jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 888 842 2112

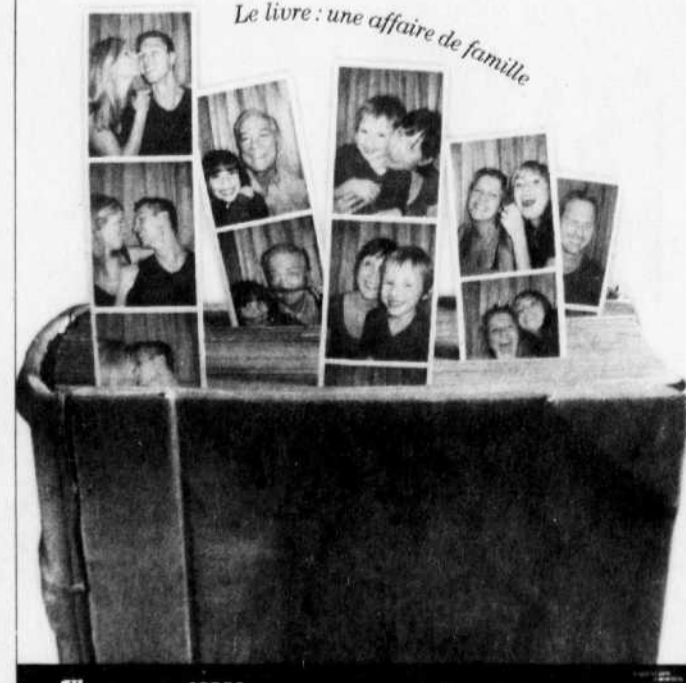
Partenaire MÉDIA **LE DEVOIR**

salon du livre de montréal

18
au **23**
NOVEMBRE
09

Présidente d'honneur :
Mireille DeyglunInvités d'honneur :
Yves Beauchemin
Tonino Benacquista
India Desjardins
Marie-Louise Gay
Claude Hagège
Monique LaRue
Denis Monette
Grégoire Polet
Claude Ponti
Gary Victor

Le livre : une affaire de famille



Heures d'ouverture
mercredi : 9h à 21h
jeudi : 9h à 21h
vendredi : 9h à 22h
samedi : 9h à 21h
dimanche : 9h à 19h
lundi : 9h à 16h

Matinées scolaires
mercredi, jeudi et lundi :
9h à 15h

Admission générale : 8 \$
Admission générale via Internet :
6 \$ plus frais de service
Aînés (60 ans) : 6 \$
Passport (photo requise) : 12 \$

Programmation complète sur
salondulivredemontreal.com

PLACE BONAVENTURE

Bonaventure
800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

CULTURE



Seize ans après son envol, le groupe-culte WD-40 aura réussi à marquer durablement la scène culturelle québécoise.

Documentaire *WD-40, né pour être sauvage*

Ascension manquée avec lubrifiant

FABIEN DEGLISE

C'est la mise en musique et en image du supplice de Tantale. En quelque sorte. Et c'est forcément troublant.

Groupe culte à la charnière de deux siècles, la formation franco-alternative WD-40 aura finalement réussi, 16 ans après avoir pris son envol, à

disséquée par Alex Jones et Étienne Carrier, les deux frères et ciment du groupe, tout comme par les amis, géants, parents, journalistes culturels, programmeurs, réalisateurs et organisateurs de concerts qui ont gravité autour d'eux, alors qu'ils étaient sérieusement en phase ascensionnelle.

«Il n'y a pas beaucoup de groupes-cultes au Québec. Mais celui-là est particulier: il a toujours été sur le point de percer, mais n'y est jamais arrivé parce qu'il a trop fait de conneries.»

En même temps désolante, surprenante, attendrissante, drôle, captivante et déprimante cette balade nous transporte dans

les bas-fonds de la scène émergente au Québec, dont le Saguenay natal des musiciens, où une visite familiale, en 2007, devient le prétexte à cette grande introspection où talent et recherche artistique croisent le monde de l'angoisse, de la drogue, du mauvais caractère et des festivals de hippies dans le fin fond du bois où WD-40 a fini par se perdre.

«Au départ, Alex rêvait d'une discographie classique comme on en voit à MusiMax, avoue Bouchard. Mais ce n'était pas intéressant», car selon lui, l'intrigue à l'origine de l'*histoire trouble de WD-40* avait certainement un plus grand potentiel: celui d'autopsier une grande tragédie tout en parlant «de la situation de la musique au Québec par l'entremise de deux frères en tension», poursuit le réalisateur.

Avec des airs par moments du *Lost in La Mancha* de Keith Fulton et Louis Pepe, ce documentaire hallucinant sur la débâcle d'un tournage de Terry Gilliam à l'été 2000, le résultat, lui, vient certainement conforter les fidèles du groupe qui depuis des lunes, exposés à *Fantastik Strapagosse*, *Aux frontières de l'asphalte* ou encore *St-Panache* ont l'impression d'être en présence de quelque chose de grand, mais d'inachevé. Et en une heure trente, ils vont enfin pouvoir savoir pourquoi.

La question est certainement sur les lèvres de ceux qui chantaient, dans le temps et en chœur, *Tout pour le rock* ou *Y'en aura pas de petites culottes*. Elle est aussi

Le Devoir

pentaèdre
fait du cinéma!

Projection des films

Le Jardin des ombres de François Girard
musique de Gaétan Gravel

IT de Clarence C. Badger
musique de Gabriel Thibaudeau

Gabriel Thibaudeau, pianiste
Pentaèdre, quintette à vent

Dimanche 22 novembre 2009 à 19 h
Espace Dell'Arte, 40, rue Jean-Talon Est
Billets : 25 \$ - 15 \$ - 514-490-9613
www.pentaèdre.com

Conseil des arts et des lettres Québec

La Scena Musicale

OGILVY

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

ARCHAMBAULT

LE DEVOIR

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Hydro Québec présente

les séries **Pro Musica**
2009 - 2010

Lundi, 23 novembre 2009, 19h30
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts
«Hommage aux Cordes»

Le Quatuor Fine Arts

Haydn
Quatuor en si b maj. op. 76 n°4 (L'Aurore)

Bruckner
Quatuor en ut mineur, WAB 111

Schumann
Quatuor en la mineur, op. 41 n°1

Billetterie Place des Arts: 514-842-2112
40\$ - 35\$ - 20\$ (étudiant), frais en sus

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

MUSIQUE 1007

LA PRESSE

leciacdesarts.com

Renseignements:
www.promusica.qc.ca - Tél. 514-845-0532

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOIS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

h

LES IDÉES HEUREUSES GENEVIÈVE SOLY

RÉCITAL DE CLAVECIN COMMENTÉ PAR GENEVIÈVE SOLY

HANDEL À DARMSTADT

JEUDI 19 NOVEMBRE 19h15
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
AUDITORIUM MAXWELL-CUMMINGS
PAVILLON MICHAL & RENATA HORNSTEIN
1379 SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL - MÉTRO PEEL

PRÉSENTÉ DANS LE CADRE DES JOURNÉES HANDEL
COPRODUCTION DE LA FONDATION ARTE MUSICA ET DES IDÉES HEUREUSES
BILLETTERIE : 514 843 5881 OU IDEESHEUREUSES.CA

OPÉRA FÉERIE

L'EAU QUI DANSE, LA POMME QUI CHANTE ET L'OISEAU QUI DIT LA VÉRITÉ

GILLES TREMBLAY * PIERRE MORENCY * ROBERT BELLEFEUILLE
composition livret mise en scène

LORRAINE VAILLANCOURT direction musicale * NOUVEL ENSEMBLE MODERNE * 12 interprètes * 25 musiciens * Une création de CHANTS LIBRES

20 h * MONUMENT-NATIONAL * MONTRÉAL (QUÉBEC, CANADA)
19 20 21 NOVEMBRE 2009 * Billetterie 514 871 2224 * admission.com
PAULINE VAILLANCOURT direction artistique * www.chantslibres.org

* PREMIÈRE MONDIALE *

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

MUSIQUE 1007

Arion
orchestre baroque
Direction artistique Clotilde Guimond

**C.P.E. BACH:
CONCERTOS & SYMPHONIES**

20 & 21 novembre, 20h
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal

Conférence avant-concert VIP, 19h15
Claude Dauphin, musicologue

Chef & soliste invité:
Gary Cooper, claveciniste
(Grande-Bretagne)

Billets à partir de 10\$
Abonnements encore disponibles

BILLETTERIE & INFORMATIONS
514.355.1825
www.arionbaroque.com

LA PRESSE

99%

transcontinental

SCENA

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

101

Première Canadian

Canada Heritage

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE

DISQUES

Un carré d'as classique?

CHRISTOPHE HUSS

L'automne est la période faste de l'édition phonographique. Voici notre avis sur quatre éminentes nouveautés internationales.

■ Cecilia Bartoli: *Sacrificum*. Ils sont trois dans le monde discographique à aller au-delà de leur travail d'interprètes en travaillant sur des concepts éditoriaux alliant recherche musicologique, découverte de répertoires et travail artistique du plus haut niveau. Ces trois artistes sont Jordi Savall, Paul van Nevel et Cecilia Bartoli. Tous trois — on ajoutera dans le domaine de la musique médiévale des artistes peu connus du grand public tels Marcel Pérès et Pedro Memelsdorff — ont ouvert nos horizons musicaux, à travers des projets érudits, idéalement défendus. Dans son nouvel opus, *Sacrificum*, Cecilia Bartoli rend hommage aux castrats et revient ainsi au répertoire du XVIII^e siècle qui lui sied le mieux. Ce miracle, proposé dans une édition de luxe qui vaut vraiment le détour, contient onze premiers enregistrements mondiaux, dont certains, comme l'air tiré de *Sedecia* d'Antonio Caldara, égalent les plus grandes réussites de Haendel. Cette pyrotechnie vocale parfois irréaliste (air de Francisco Araña!) est un incontournable de cette fin d'année. Decca 478 1521.

■ Brahms: *Les Quatre Symphonies*. Orchestre philharmonique de Berlin, Simon Rattle. Ce coffret est la première grande intégrale symphonique depuis que Simon Rattle a accédé à la direction du Philharmonique de Berlin en 2002. Ce ne sera assurément pas la dernière, puisque l'orchestre vient de reconduire le mandat de son chef jusqu'en 2018. On a beaucoup reproché à Rattle d'avoir dilué la personnalité de l'ancien orchestre de Furtwängler et Karajan. On est donc heureux de retrouver ici la puissance des cordes, notamment des graves, ferments du symphonisme germanique. L'intégrale est riche, onctueuse, et les timbres berlinois sont respectés par les ingénieurs du son, ce qui ne fut jamais vraiment le cas dans les enregistrements EMI-Berlin. Le problème est que la balance est très artificielle, la



moindre intervention de hautbois ou de flûte devenant un événement en soi. Ce Brahms mis en scène, spectaculaire mais factice — et manière s'agissant de la 3^e Symphonie — peut être ignoré au profit de Karajan 1978 (DG). EMI 3 CD2 67254 2.

■ Paganini: *24 caprices*. James Ehnes (violin). Il est au rendez-vous et ne déçoit pas... James

Ehnes avait consacré son premier disque aux *24 caprices* de Paganini (Telarc). Il y revient, jouant d'un instrument divin; le Stradivarius Marsik de 1715. Il faut associer à ce miracle de brio sans forfanterie le preneur de son Mike Clements, qui a réussi une merveille de précision, jamais parasitée par la respiration du soliste — un défaut de plus en plus fréquent ces dernières années. Le parti pris d'Ehnes est de tout faire entendre, avec une précision et un contrôle du son, de l'intonation et de la dynamique sidérantes, qui priment toujours sur le «geste violonistique». Je reste circonspect sur l'intérêt — à part quelque voyeurisme musical — de l'écoute en chambre de ce fameux corpus pour des auditeurs non violonistes. Mais les versions se multiplient: il y a donc un public... Onyx 4044 (SRI).

■ Simone Kermes: *Lava*. Si vous avez aimé le récital de Cecilia Bartoli, absolument prioritaire, ne manquez pas sa rousse consœur, Simone Kermes. Après Diana Damrau, voici une autre spectaculaire soprano allemande à l'inébranlable technique. Aucune vocalise ne résiste à Simone Kermes, qui se présente ici dans un récital d'airs napolitains du XVIII^e siècle, composés par Porpora, Pergolèse, Vinci, Leo et Hasse. Là aussi les premières mondiales se succèdent: neuf airs sur douze. Là aussi elles sont admirables. L'une des plus belles découvertes, un air de *Flavio Anicio Olibrio* de Porpora, est aussi source d'un bonheur inespéré: la voix de Kermes a gagné en chair et en douceur depuis ses premiers disques, uniquement spectaculaire. Partez à la rencontre de cette voix impressionnante et de ce tempérament animal... Deutsche Harmonia Mundi 88697 54121-2.

musical — de l'écoute en chambre de ce fameux corpus pour des auditeurs non violonistes. Mais les versions se multiplient: il y a donc un public... Onyx 4044 (SRI).

■ Simone Kermes: *Lava*. Si vous avez aimé le récital de Cecilia Bartoli, absolument prioritaire, ne manquez pas sa rousse consœur, Simone Kermes. Après Diana Damrau, voici une autre spectaculaire soprano allemande à l'inébranlable technique. Aucune vocalise ne résiste à Simone Kermes, qui se présente ici dans un récital d'airs napolitains du XVIII^e siècle, composés par Porpora, Pergolèse, Vinci, Leo et Hasse. Là aussi les premières mondiales se succèdent: neuf airs sur douze. Là aussi elles sont admirables. L'une des plus belles découvertes, un air de *Flavio Anicio Olibrio* de Porpora, est aussi source d'un bonheur inespéré: la voix de Kermes a gagné en chair et en douceur depuis ses premiers disques, uniquement spectaculaire. Partez à la rencontre de cette voix impressionnante et de ce tempérament animal... Deutsche Harmonia Mundi 88697 54121-2.

Le Devoir

Le jazz de la qualité: High Note

SERGE TRUFFAUT

Il était une fois un jeune homme qui en 1949 fêta son vingtième anniversaire. Évidemment, cette année-là, il ne fut pas le seul à afficher deux décennies au compte de son temps. Mais il se distinguait de ses camarades par un amour pour la musique en général et une passion pour le jazz en particulier. Il s'appelle Joe Fields.

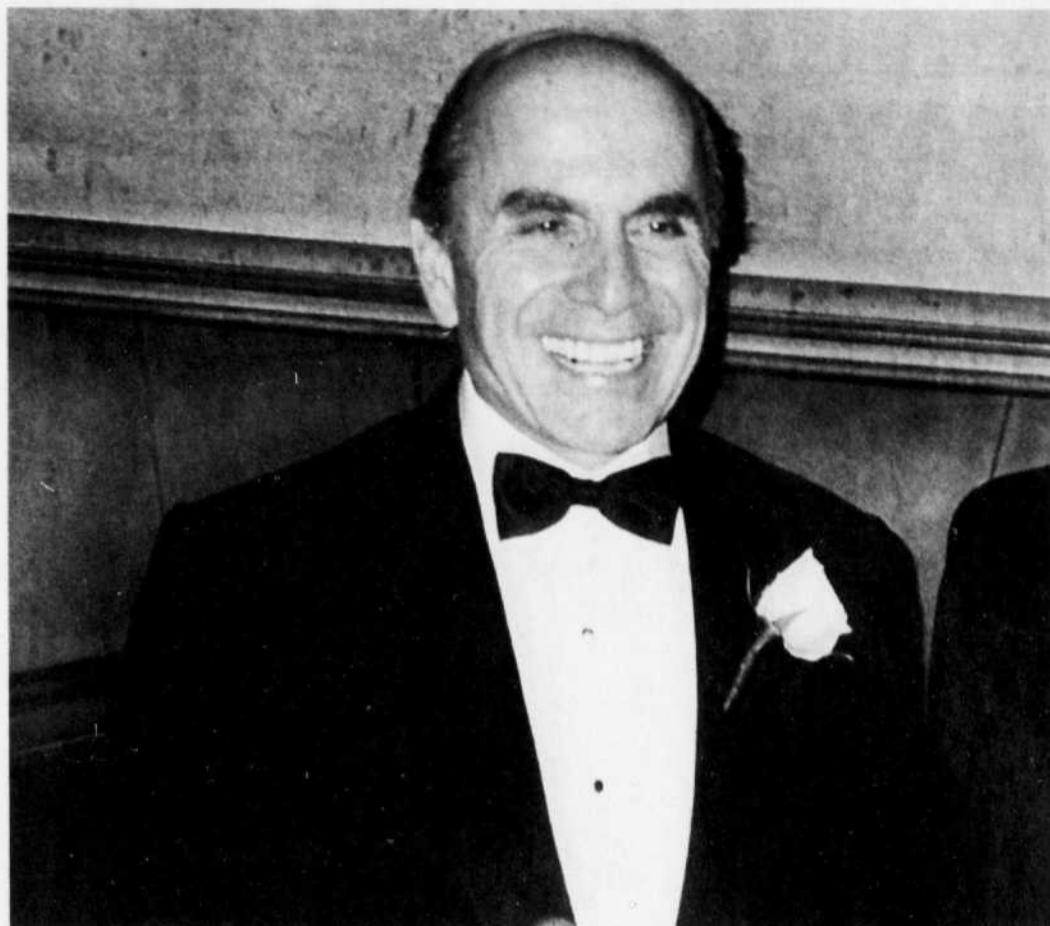
Aujourd'hui, monsieur Fields, car c'est un monsieur, a 80 ans. Il a de l'humour, voire de la faconde, et le verbe aussi clair que volubile. Il aura suffi d'une question, et d'une seule, pour qu'il nous raconte son histoire, qui elle se singularise comme suit: il est membre du club très sélect des grands producteurs de jazz. A preuve, les nouveaux albums du pianiste Cedar Walton, *Voices Deep Within*, et du saxophoniste ténor Houston Person, *Mellow*, qui ont été publiés sur son label High Note.

En fait, si monsieur Joe est le sujet du jour, c'est qu'il se caractérise de ses collègues par une particularité, par quelque chose qui n'est en rien petit, mais bien unique. Il est le seul de sa génération à être à la tête d'une étiquette de grosseur moyenne qui ne soit pas la filiale ou sous-filiale d'un conglomérat. D'ailleurs, en cette époque du tout-à-la-technologie, c'est à se demander si son mantra ne serait pas «s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là».

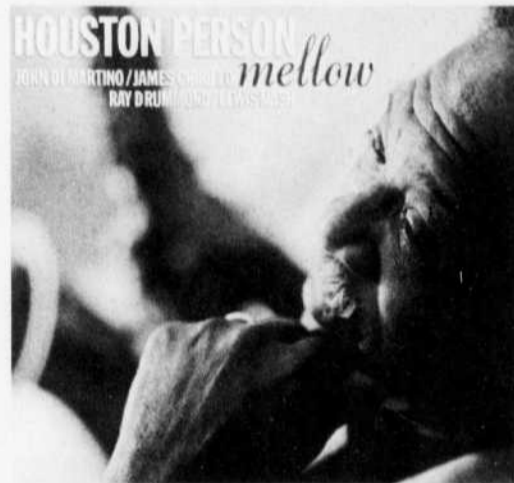
Tout a débuté comme débute souvent certaines aventures du jazz: dans la vente et non l'enregistrement de disques. Puis il est passé d'une fonction à une autre, au sein de Columbia d'abord et de London Records ensuite, avant de faire la connaissance de Barry Gordy, fondateur de Motown mais surtout fin renard puisqu'il a «fait» les carrières des Supremes, des Jackson 5, de James Brown et d'autres canons du gospel reclus et corrigés à Detroit.

Après, il a travaillé pour Prestige, label que tous les amateurs connaissent et adorent, puis pour Verve, où il a notamment collaboré avec Stan Getz, Jimmy Smith, avant de rejoindre l'équipe de Buddah Records, fondé par Neil Bogart, sans lien de parenté avec Philip Marlowe. «L'objectif de Neil, c'était le «hit parade». Les succès. Nous enregistrons les Isley Brothers, Lovin' Spoonful, etc. Nous faisons ce qu'on appelle de la bubble music.»

Puis, en 1973, il fait le grand saut. L'amateur de jazz décide de mettre sur pied sa propre compagnie. Ce sera Muse. Il récupère déjà Hous-



Joe Fields, 80 ans, est le seul de sa génération à être à la tête d'une étiquette de grosseur moyenne qui ne soit pas la filiale ou sous-filiale d'un conglomérat.



ton Person, qu'il avait rencontré lors de son passage chez Prestige, ainsi que Cedar Walton, Barry Harris, Mickey Tucker, etc. Il mène la barque Muse jusqu'au milieu des années 1990. «J'ai vendu aux Japonais. En fait, j'ai vendu les masters et non les contrats.» Il fonde donc High Note et récupère (bis) Houston Person, «qui est en fait un grand ami», Cedar Walton, Frank Morgan, John Hicks, David Fathead Newman, Wynard Harper,

Jerry Bergonzi, Curtis Fuller, George Cables, Tom Harrell, Billy Hart, Teddy Edwards, beaucoup d'autres, sans oublier des bluesmen, Byther Smith, Jimmy Dawkins...

Sa réussite? Elle tient évidemment au goût sûr qui est le sien depuis des lunes ainsi qu'à un modèle d'affaires qui a fait ses preuves. Un exemple? «Plutôt que de faire la promo et la distribution à partir de mes bureaux new-yorkais, je délègue ces mandats à des sociétés lo-

cales.» Ici, son représentant se nomme Simon Fauteux, dont tous les chroniqueurs de la chose jazz savent qu'il est d'une efficacité admirable. Mais ce qu'il faut retenir de l'histoire du jour, c'est que Joe Fields a fait de High Note et de Savant des synonymes de qualité. Acquérir un High Note, c'est avoir la garantie que la marchandise n'est pas avariée. C'est énorme.

Le Devoir

10^e anniversaire à la Basilique

Requiem de Mozart

Messe de la Délivrance de Théodore Dubois

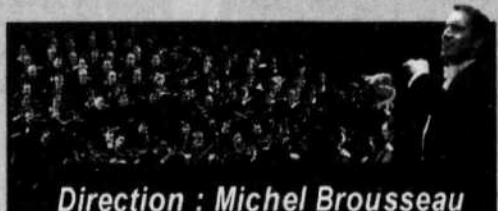
Dimanche 22 novembre 2009, 19h30

Basilique Notre-Dame de Montréal

Maria Knapik, soprano
Julie Nesrallah, mezzo-soprano
Steve Michaud, ténor
Marc Boucher, baryton

Le Chœur philharmonique du Nouveau Monde
Les Chanteurs de Sainte-Thérèse
Le Chœur Tremblant
Le Chœur classique d'Ottawa

et **OPNM** ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DU NOUVEAU MONDE



Direction: Michel Brousseau

Billetterie de la Basilique, 424, rue St-Sulpice
ou sur le réseau Admission: 514 790-1245
55 \$ - 40 \$ - 28 \$ - 20 \$ Gratuit pour les moins de 12 ans

Basilique Notre-Dame

110, rue Notre-Dame Ouest, Montréal ☑ Place d'Armes

Info: 514 739-8172 www.leschanteurs.com www.cprnm.ca



LA FRANCE FANTASISTE

CHEF YANNICK NÉZET-SÉGUIN SOLISTE ANGELA CHENG, PIANO

POULENC CONCERTO POUR PIANO SCHMITT LA TRAGÉDIE DE SALOMÉ

(SUITE TIRÉE DU BALLET) RAVEL MA MÈRE L'OYE (BALLET INTÉGRAL)

DIMANCHE 22 NOVEMBRE 2009, 16 H 00, SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 15 H 00

ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LONDONO

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien Canadian Heritage

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Montréal

SOFITEL

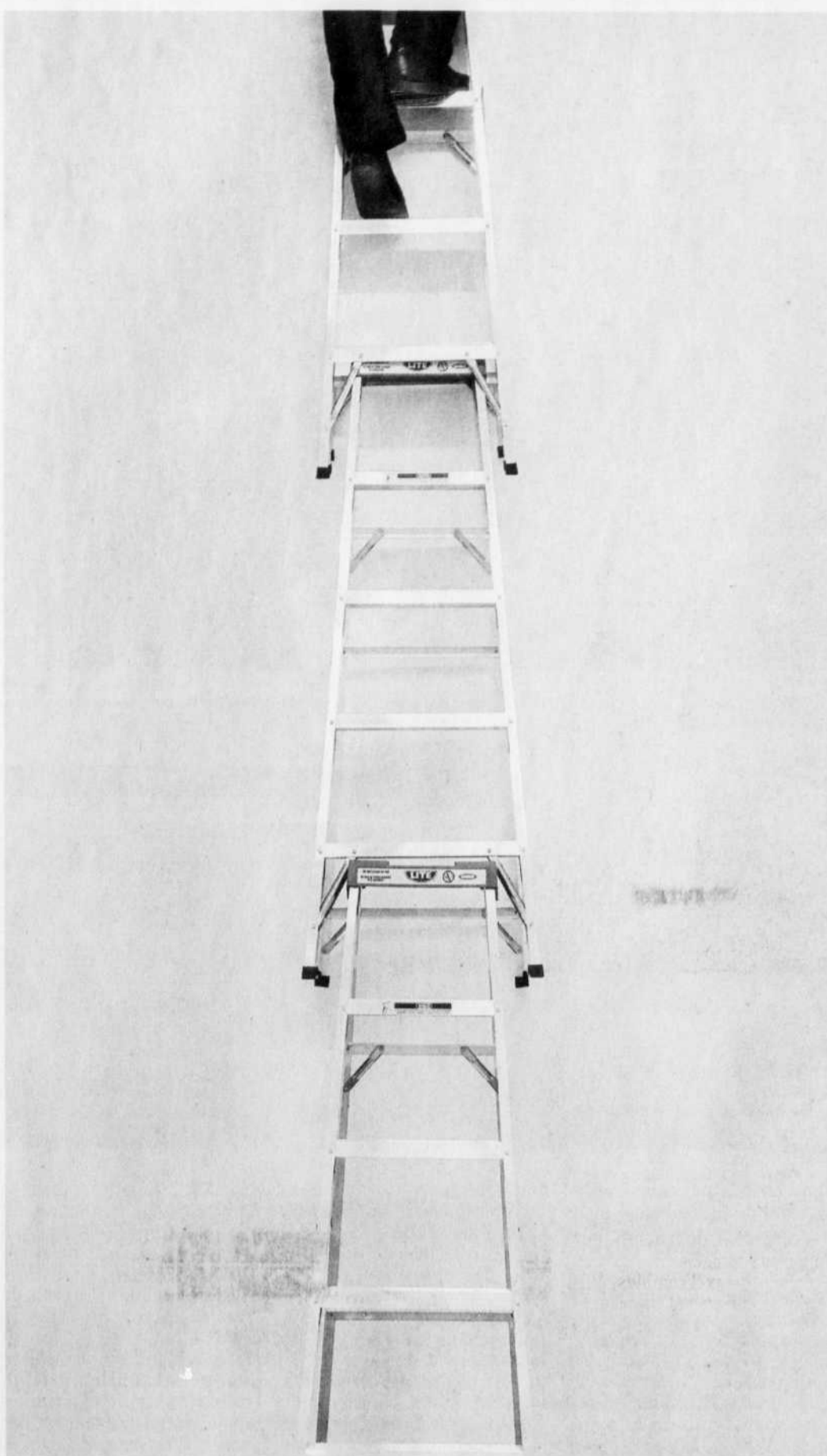
Paragraph

B O R D O

Place des Arts Québec

Aussi: samedi 5 décembre, 20h Église Saint-Jovite 950, rue Saint-Jovite, Tremblant 819-688-6479

DE VISU



Dans *Ladder Stack* (2009), un homme tente avec obstination de grimper sur des échelles qu'il superpose.

JOHN SASAKI

L'art de l'échec

Le Torontois Jon Sasaki célèbre l'homme ordinaire

JON SASAKI

Centre Clark
5455, avenue de Gaspé, Montréal,
espace 114
Jusqu'au 21 novembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Indécis et bêtement obstiné. Le personnage au cœur des œuvres vidéo de Jon Sasaki se présente tour à tour sous ces traits peu flatteurs. A tout le moins pour ce qui est de l'image de l'artiste. Nul virtuose ou génie dans ces œuvres qui, au contraire, célèbrent l'homme ordinaire.

L'artiste de Toronto présente chez Clark sa première exposition personnelle à Montréal, alors qu'il connaît déjà un certain succès ailleurs au Canada. C'est pourtant un retour à Montréal pour Sasaki, qui participait, le printemps dernier, à l'exposition de groupe *Road Runner* chez Vox.

Son œuvre ressortait d'ailleurs de l'accrochage fourni de l'exposition, qui revisitait le thème de la route en remontant jusqu'aux années 1960.

Le travail de Sasaki empruntait la voie, rare dans cette exposition, de l'humour. Dans *The Destination and the Journey* (2007), un homme au volant de sa voiture en marche consulte une carte routière. Il en oublie pendant un moment de regarder la route et, même, de tenir le volant, provoquant un malaise chez la personne qui regarde, qui pressent le danger d'une telle imprudence. Mais rien ne se produit et le personnage ne semble pas non plus avoir été troublé par sa distraction.

Un seul plan, une seule séquence, présentée en boucle, composait cette vidéo à la simplicité trompeuse, engendrant une réflexion sur l'écart entre la destination et le trajet, la finalité et le processus, le moment présent et le futur ou, encore, entre une certaine expérience du réel et sa représentation objective. Les vidéos chez Clark partagent cette

économie de moyen et ce sens aigu pour le détail pouvant suggérer des énigmes visuelles souvent amusantes.

Des mythes revisités

Crossroads (2009) est l'œuvre qui retient d'abord l'attention. La projection se déploie largement sur un pan de mur donnant à voir une scène nocturne urbaine. L'artiste y revisite la légende chantée par le bluesman Robert Johnson dans *Crossroads Blues*, où il raconte avoir fait un pacte avec le diable pour jouer de sa guitare avec tant de talent. Cette histoire, calquée sur le mythe faustien, n'a plus la même portée dans l'œuvre de Sasaki qui, bien que tournée sur la fameuse intersection, à Clarksdale dans le Mississippi, en détourne la conclusion.

Une caméra subjective suggère plutôt l'incapacité de choisir et de s'engager dans une des voies de l'intersection. La caméra balaye les alentours, change de point de vue, hésite longuement, voire interminablement, puisque la vidéo s'étire sur quelque cinquante minutes, privant ainsi le spectateur d'un dénouement ou d'un changement décisif dans l'action.

Quelques bruits ambiants se font entendre, tels les pas du personnage et, en sourdine, la circulation automobile qui ne passe d'ailleurs jamais dans le champ de la caméra qui, inlassablement, capte une intersection déserte, seulement animée par le halo de l'éclairage électrique des commerces environnants et des feux de signalisation. Cette croisée des chemins n'apparaît plus aussi rigide, elle ne se présente plus sous l'angle d'un

choix unique et irréversible à prendre. En même temps, la scène traduit une forme d'hésitation, un refus de trancher qui ressemble à un échec.

L'incapacité semble être un leitmotiv du travail de Sasaki, qui revêt ainsi de manière critique la figure de l'artiste, laquelle est directement prise à partie dans *The Artist First Painting, Bronzed* (2007). Le tableau, comme l'indique le titre, se présente dans son enveloppe de bronze, qui ne laisse plus deviner que la touche du peintre, longtemps considérée par la tradition romantique, et encore maintenant, comme l'indice par excellence de la personnalité artistique. Mais Sasaki ne participe pas de cette logique, forcément imprégnée par les mythes de l'artiste bohème et génial. Il s'agirait donc d'une mort symbolique de la peinture et du peintre que l'artiste n'entend plus incarner.

Ladder Stack (2009) et *Cycle* (2009), les deux autres vidéos de l'exposition, sont emblématiques des préférences de Sasaki pour l'image de l'homme ordinaire en train d'accomplir des tâches banales. Dans la première, un homme tente avec obstination de grimper sur des échelles qu'il superpose. Dans l'autre, un cycliste pédale frénétiquement sans avancer d'un iota.

Le caractère vain de ces actions est amplifié par la structure en boucle des vidéos qui les rejoue sempiternellement.

Les démonstrations de Jon Sasaki sont stimulantes du fait qu'elles autorisent un regard amusé sur des occupations ordinaires auxquelles s'astreint l'artiste, ainsi ouvert à l'autodérision. Il reste que ces actions, et ce n'est pas un tort, ne se départent pas de ce qui fondamentalement caractérise le travail de l'artiste, à savoir le refus du rendement et de la productivité.

Collaboratrice du Devoir



Dans *Cycle* (2009), un cycliste pédale frénétiquement sans avancer d'un iota.

JOHN SASAKI

IN MEMORIAM JEAN McEWEN

1923-1999

GALERIE PANGÉE

40, rue Saint-Paul Ouest,
Montréal (QC) H2Y 1Y8
514.845.3368
margot@galeriepangee.com

EXPOSITION
15 OCT. - 24 NOV. 2009



Pour commémorer le dixième anniversaire de la disparition du peintre, la Galerie Pangée présente dix peintures et dix aquarelles.

WWW.GALERIEPANGEE.COM

L'étincelle du Phénix jeune peinture canadienne

Exposition jusqu'au 24 décembre

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com
T. 514 849-1165

20
ANS

DOMINIQUE
SARRAZIN
petits formats œuvres choisies 7 au 21 novembre
g | a
Galerie d'Art
Galerie d'Art Gala
5157, boul. Saint-Laurent
T 514 279 4247
gala@qc.aira.com

GAO
GALERIE D'ART D'OUTREMONT
LOUISE PRESCOTT
Peintures récentes
Jusqu'au dimanche 22 novembre
www.galersedartdoutremont.ca
(514) 495-7419

LYDIA RUBIO
L'Étrangère
 Beaux-arts des Amériques
 3944, rue St-Denis - www.beauxartsdesameriques.com

Jean Paul Lemieux
 LA PÉRIODE CLASSIQUE: 1950 À 1975
 Une exposition du Musée national des beaux-arts du Québec
 LES ENFANTS ET JEAN PAUL LEMIEUX
 Une exposition du Musée des Enfants de Laval
 Une Maison à la campagne, (détail) 1973
 Photo: Patrick Altman
 Vernissage: 15 NOVEMBRE, à 14 h
 15 NOVEMBRE - 24 JANVIER 2010
 PROGRAMME D'ANIMATION DISPONIBLE
 MAISON DES ARTS DE LAVAL
 1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
 MÉTRO MONTMORENCY
 450 662-4440
 www.ville.laval.qc.ca, ongle Culture
 LAVAL

DE VISU

Raz-de-marée venu de l'est

De Nouvelle à La Pocatière, l'Est du Québec est montré, dans *De l'île à la mer*, comme une zone très créative, loin du cliché régionaliste

DE L'ÎLE À LA MER

Maisons de la culture Côte-des-Neiges, Frontenac, Maisonneuve, Notre-Dame-de-Grâce, Plateau-Mont-Royal, Pointe-aux-Trembles et maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord. Jusqu'au 29 novembre. www.ville.montreal.qc.ca/culture/ilealamer.

JÉRÔME DELGADO

Des vestiges de ciné-parcs, répertoriés comme une série d'écrans blancs. Des objets tronqués ou détournés — tel un manche de pelle, fixé au mur de manière surréaliste. Des personnages extraits de leur support média, devenus peintures à l'huile. Photographie, sculpture, peinture... Le volet arts visuels *De l'île à la mer*, événement déjà rassembleur (contes et musique, entre autres), s'éclate.

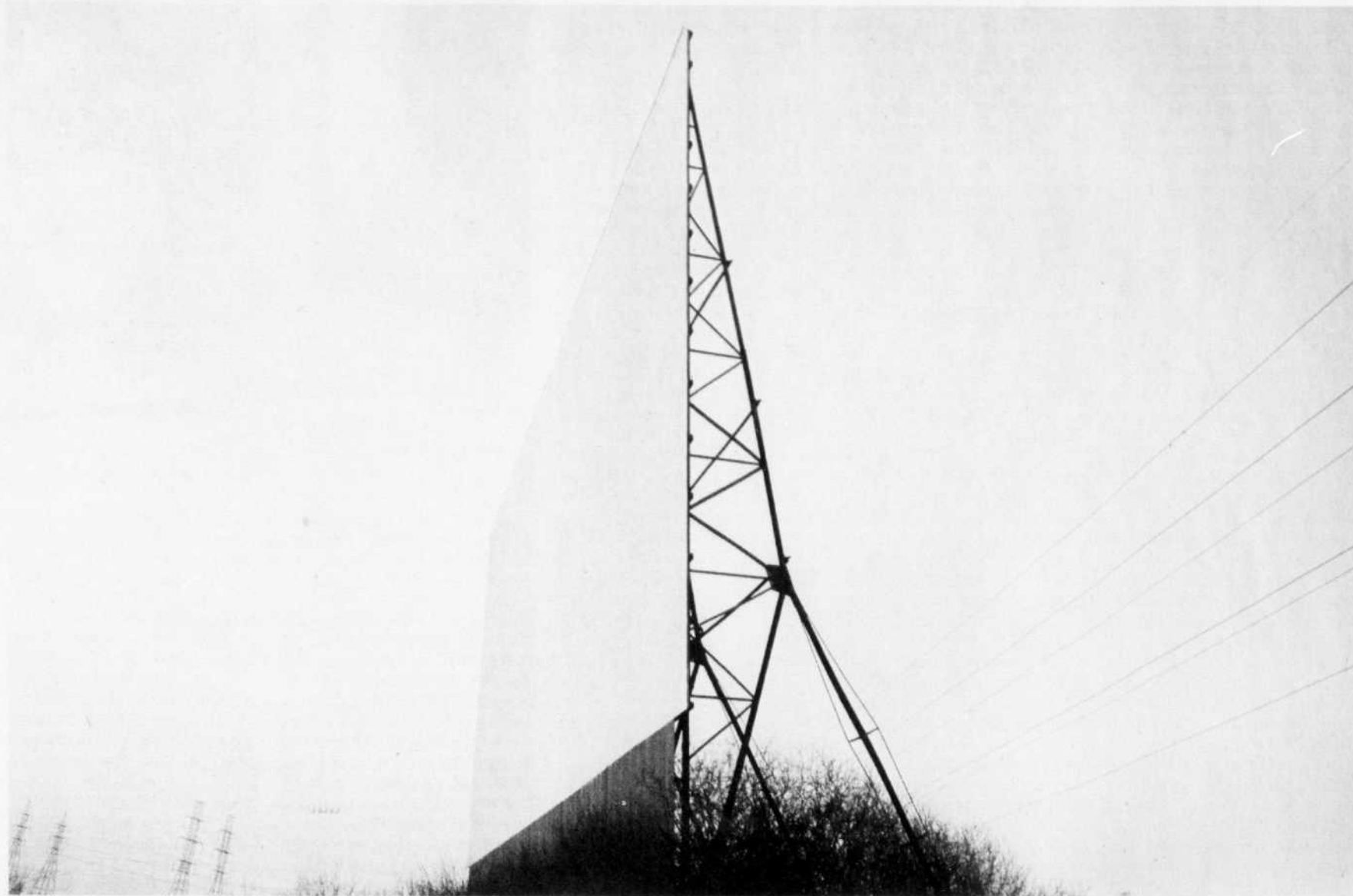
Ce raz-de-marée en provenance de l'Est, qui s'est abattu cet automne à Montréal, n'est pas que visuel. Les œuvres cinématiques d'Ariane Lord, artiste établie à La Pocatière, sont aussi sonores, presque musicales. Ailleurs, l'installation très cinéma de Virginie Laganière, une native de Rimouski mais Montréalaise depuis longtemps, laisse tout entendre sans montrer une seule image.

Huit expositions individuelles et une neuvième de groupe ont été disséminées à travers le réseau des maisons de la culture. Conçue par l'explorateur du *Devoir* Bernard Lamarche, aujourd'hui conservateur au Musée régional de Rimouski, cette vitrine de l'art fait-ailleurs-que-dans-les-grands-centres-urbains n'a rien, ou si peu, de cette étiquette un peu lourde.

Aucun trait commun, si ce n'est ce penchant généralisé pour la macédoine et la récupération. Louis-Philippe Côté et sa peinture médiatique, ou Virginie Laganière et ses citations sonores, tous deux exposés à Notre-Dame-de-Grâce, en sont de bons exemples.

De l'île à la mer est un projet d'art, point. Une occasion d'offrir «un rayonnement» à des «artistes de la relève» (nés entre 1972 et 1982). C'est particulièrement vrai dans l'exposition thématique *Confluences*, complétée par la présence de quelques «Montréalais». Devant cette rencontre entre deux régions, entre ce là-bas et cet ici reliés par un cours d'eau, bien habile celui qui distinguera la manière rimouskoise de la façon montréalaise.

La cohésion de cette expo, l'une des deux qu'accueille la maison Frontenac, repose sur divers liens esthétiques, formels ou narratifs. De la figure humaine en mutation dans les expérimentations photo de Sylvie Moisan, il ne reste que des accessoires, voire une ombre,



Steve Leroux jongle avec la critique sociale — la culture du spectacle est dans sa mire — et avec la force poétique du vide. Il s'est mis à photographier les écrans blancs des ciné-parcs.

dans *Aménagement*, œuvre en plâtre et en bois de Julie Moraizan. Elle disparaît entièrement dans le paysage marécageux et brumeux de Maryse Goudreau.

Devant cette rencontre entre deux régions, bien habile celui qui distinguera la manière rimouskoise de la façon montréalaise

Ce paysage, la photo *Mer et roche dans la marée*, est porté par une réflexion autour de la nature et de notre relation à elle. Comme chez Jean-Philippe Roy, où le renversement d'échelles et les multiples sens font du bois un matériau des plus nobles et une précieuse ressource.

Déséquilibre

Il y a quand même un petit déséquilibre dans cette présentation somme toute bien heureuse. David Lafrance, avec ses quatre grandes huiles, a presque droit à un solo, alors que Goudreau, avec sa seule image, semble un peu perdue. Trois autres artistes, sinon, bénéficient d'une des expositions individuelles.

Les solos, justement. À lui

seul, Jean-Philippe Roy, à Côte-des-Neiges, offre tout un festin. Son expo *La Couleur mate des archipels*, amalgame en bois de formes et d'univers (un piano et un paysage topographique ici,

des figurines de la GRC en série là), invite à entrer dans un théâtre des illusions. À traverser une sorte de miroir à la *Alice au pays des merveilles*, les dédoublements subissent une légère distorsion. On est quitte pour se retrouver derrière le décor, derrière un «motel» dont la très concrète enseigne lumineuse ne s'adresse pas à nous.

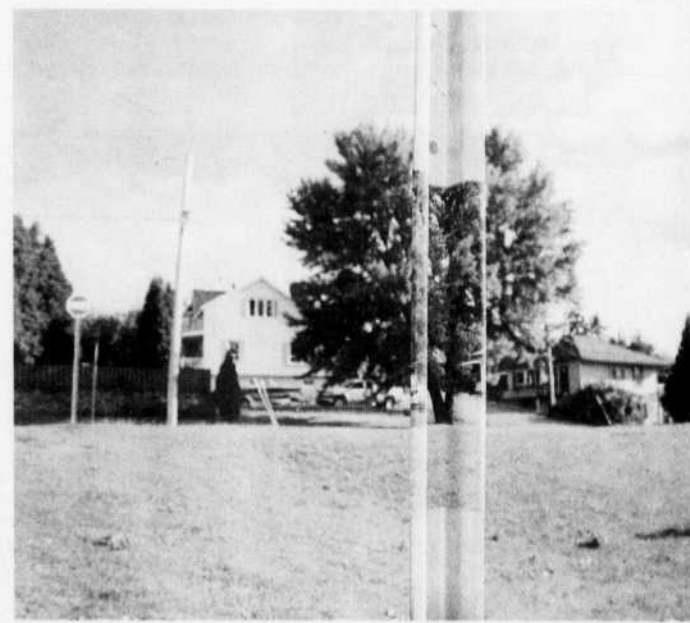
Le meilleur est cependant ailleurs. Dans l'autre salle de la maison Frontenac, Steve Leroux jongle avec la critique sociale — la culture du spectacle est dans sa mire — et avec la force poétique du vide. C'est lui qui s'est mis à photogra-

phier les écrans blancs des ciné-parcs.

L'antidote à ce vide, l'attitude contraire, c'est Emilie Rondeau, à Montréal-Nord, qui l'offre. Ses photos *Obstructions* proposent de montrer ce qu'on ne voit plus et font des banals poteaux urbains de magnifiques supports à images.

À Pointe-aux-Trembles, Virginie Chrétien est une autre artiste dont la pratique se fonde sur le mélange et la récupération (de son propre travail, parfois). Son expo, un ensemble d'œuvres autonomes (sculptures murales ou au sol, mais aussi dessins et/ou collages), se présente comme un tout. On y retrouve des situations incongrues (le manche de pelle...), qui découlent de son souci pour les choses simples. Chez elle, des clous peuvent servir au tracé d'un dessin, ou alors un plan de Paris sert de toile de fond à une histoire intime et personnelle.

Collaborateur du Devoir



Les photos *Obstructions* d'Émilie Rondeau proposent de montrer ce qu'on ne voit plus et font des banals poteaux urbains de magnifiques supports à images.

Prix François-Houdé 2009

Ce prix vise à reconnaître et à promouvoir la nouvelle création montréalaise en métiers d'art et à favoriser la diffusion d'œuvres de jeunes artisans créateurs.

PRIX FRANÇOIS HOUDÉ
VILLE DE MONTRÉAL - QUÉBEC

Félicitations aux finalistes

Jessica Beauchemin • Dominique Beaupré St-Pierre
Carolyne Brouillard • Vincent Chagnon • Pierre Colas
Émilie Guay-Charpentier • Karina Guévin

Visitez l'exposition des finalistes du prix François-Houdé dès le 21 janvier 2010 à la Galerie Créa, au Marché Bonsecours.

Pour connaître le lauréat, vous êtes invité à assister à la cérémonie de remise des Prix d'excellence de la Ville de Montréal en métiers d'art et en arts visuels, qui se tiendra le jeudi 26 novembre prochain, à 11 h, à l'hôtel de ville.

ville.montreal.qc.ca/culture
metiers-d-art.qc.ca
galeriecrea.com

Montréal GVAQ

Exposition Humain

Du 13 novembre 2009 au 5 février 2010

Espace VERRE
www.espaceverre.qc.ca
514-933-6849

Photo: P. Simon
Ballon Boy, Gilles Payette.

Merci à nos partenaires pour les travaux:

Culture, Communications et Conditionnement
Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage Montréal

Spécialiste dans la restauration de pièces d'art en pierre de savon, marbre, ivoire et albâtre

M O N S I E U R

DEPUIS 1953

Nous restaurons tout... sauf les cœurs brisés!

514 484-8332
www.themrfixit.com
4652, boul. Décarie, Montréal

L'exposition **STRUCTURES** vous propose des œuvres récentes réalisées par l'artiste/céramiste **CLAUDE PRAIRIE**

"STRUCTURES représente un regard où le vase se laisse influencer par des jeux d'aller-retour entre la fonction et la forme pure." Claude Prairie

L'exposition se poursuit jusqu'au 27 novembre 2009. Du mardi au jeudi de 10h à 17h et le vendredi de 10h à 16h.

Centre de céramique Bonsecours
444, rue Saint-Gabriel
Montréal (Québec) H2Y 2Z9
Métro: Champ-de-Mars ou Place-d'Armes
t: (514) 866 6581 f: (514) 866 5989
www.centreceramiquebonsecours.net

Nous remercions le Conseil des Arts de Montréal et la SODEC pour leur appui.
PHOTO: MICHEL DUBREUIL DESIGN: JULIE DUGUAY@YAHOO.CA

CULTURE

Un sale temps pour les camarades

L'ARMÉE DU CRIME

Réalisation: Robert Guédiguian. Scénario: Robert Guédiguian, Serge Le Péron, Gilles Taurand. Avec Simon Abkarian, Virginie Ledoyen, Robinson Stévenin, Jean-Pierre Darroussin. Images: Pierre Milon. Montage: Bernard Sasia. Musique: Alexandre Desplat. France, 2009, 149 min.

ANDRÉ LAVOIE

Des meurtres, des explosions et des poursuites... chez Robert Guédiguian (*Marius et Jeannette*, *Le Promeneur du champ de Mars*)? Vous voulez rire? Lui, pas du tout, surtout lorsqu'il s'agit d'évoquer le courage d'une bande de résistants communistes qui, dans la France occupée, défendaient leurs idéaux bafoués, et ceux de leur pays d'accueil. Ces immigrants venus de Hongrie, d'Espagne, de Pologne ou d'Arménie ont fait parfois dérailler la machine de guerre nazie, mais celle-ci fut assez forte pour les broyer; le souvenir de leur héroïsme après leur exécution n'en fut que plus grand.

Ce sont ces exploits qu'illustre Guédiguian dans *L'Armée du crime*, un titre ironique puisque ce qualificatif fut utilisé par les autorités françaises pour démoniser ces combattants de la liberté. Par contre, le cinéaste ne cède pas ici à cette mythologie du pays tout entier grouillant de résistants... De la même façon que des «camarades» finissaient par balancer leurs frères d'armes, des commerçants, des concierges et des policiers se rangeaient sans remords du côté de Pétain.

À ce jour son film le plus ambitieux, par l'ampleur des

moyens et son caractère épique, Robert Guédiguian revisite l'Histoire, mais sans renier ses convictions. C'est pourquoi il s'attarde sur la figure emblématique de l'ouvrier et poète d'origine arménienne Missak Menouchian (excellent Simon Abkarian), chargé d'unifier les colères et les coups d'éclat dispersés. Plus rationnel et plus patient que ses jeunes recrues (fougueux Robinson Stévenin et Grégoire Leprince-Ringuet), il avance dans cette mission rongé par le doute, tiraillé entre le souvenir des horreurs du génocide arménien où il a perdu sa famille et son désir d'arrimer ses convictions pacifistes à un combat qui se terminera en 1944 dans l'humiliation et dans le sang.

Le cinéaste se fait aussi pédagogue, exposant de façon consciencieuse les tenants et aboutissants de cette lutte, suivant la destinée de plusieurs personnages sans pour autant s'égarer. Il utilise d'ailleurs une grammaire cinématographique d'un classicisme éprouvé, départageant sans mal les bons des méchants, accolant même à certains groupes des mélodies accrocheuses correspondant à leur appartenance nationale.

Le procédé possède les vertus de la simplicité du grand cinéma populaire, mais jamais il ne surpasse le caractère énigmatique des rares films qui évoquaient aussi ce chapitre de l'histoire française. Jean-Pierre Melville (*L'Armée de l'ombre*) et Joseph Losey (*Mr. Klein*) exploraient d'abord des âmes tourmentées, tandis que Robert Guédiguian défend ici une thèse, celle d'un militant dévoué et convaincu.

Collaborateur du Devoir

Une perle noire

MARY AND MAX

Scénario et réalisation: Adam Elliot. Voix vo: Toni Collette, Philip Seymour Hoffman. Voix, dans la version française: Denis Podalydès. Photo: Gerald Thompson. Montage: Bill Murphy. Musique: Dale Cornelius. Australie, 2009, 92 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Récompensé d'un Oscar en 2004 pour son court métrage d'animation *Harvie Krumpet*, le cinéaste australien Adam Elliot aura mis cinq ans à écrire, assembler et peaufiner son premier long métrage, *Mary and Max*. Années mises à profit, au demeurant, car voilà bien une œuvre singulière et belle. Le genre d'objet au charme inusité dont on se languit sans le savoir et qui, à l'occasion, surgit là où on ne l'attendait pas.

Et rien n'est vraiment prévisible dans *Mary and Max*, film coup de cœur qui relate l'amitié inattendue mais immédiate qui se noue entre une fillette de Melbourne esseulée et un vieux garçon new-yorkais souffrant du syndrome d'Asperger. Note: si vous vous attendez à un mélo, réservez votre jugement car on évolue ici en contrée non balisée de clichés. De fait, non seulement ce film d'animation propose-t-il une réflexion prenante sur la marginalité, l'isolement et la résilience, mais il le fait avec un ton qui lui est propre.

Maniant l'humour noir et la fantaisie avec maestria, Adam Elliot pose en filigrane les jalons d'une réflexion plus grave. On salue la qualité de son écriture (l'auteur et scénariste Jean-Claude Grumberg signe une bonne adaptation française), son scénario regorgeant d'observations de mœurs tour à tour truculentes et désolées.



MONGREL MEDIA

Réalisé à l'aide de figurines de pâte à modeler en ayant recours à la très ardue technique d'animation image par image (pensez à *Wallace & Gromit*), *Mary and Max* parvient, anthropomorphisation aidant, à émouvoir en dépit de la distance que peut occasionner cette technique.

lantes, toujours empreintes d'une finesse propre à qui sait radiographier les comportements de ses semblables sans les juger. Le meilleur du cinéma de Todd Solondz (*Welcome to the Dollhouse*, *Happiness*) pourrait constituer un pendant «humain» valable, quoique Elliot privilégie une approche plus douce-amère que sardonique avec, en bonus, un supplément de tendresse, diffus mais perceptible.

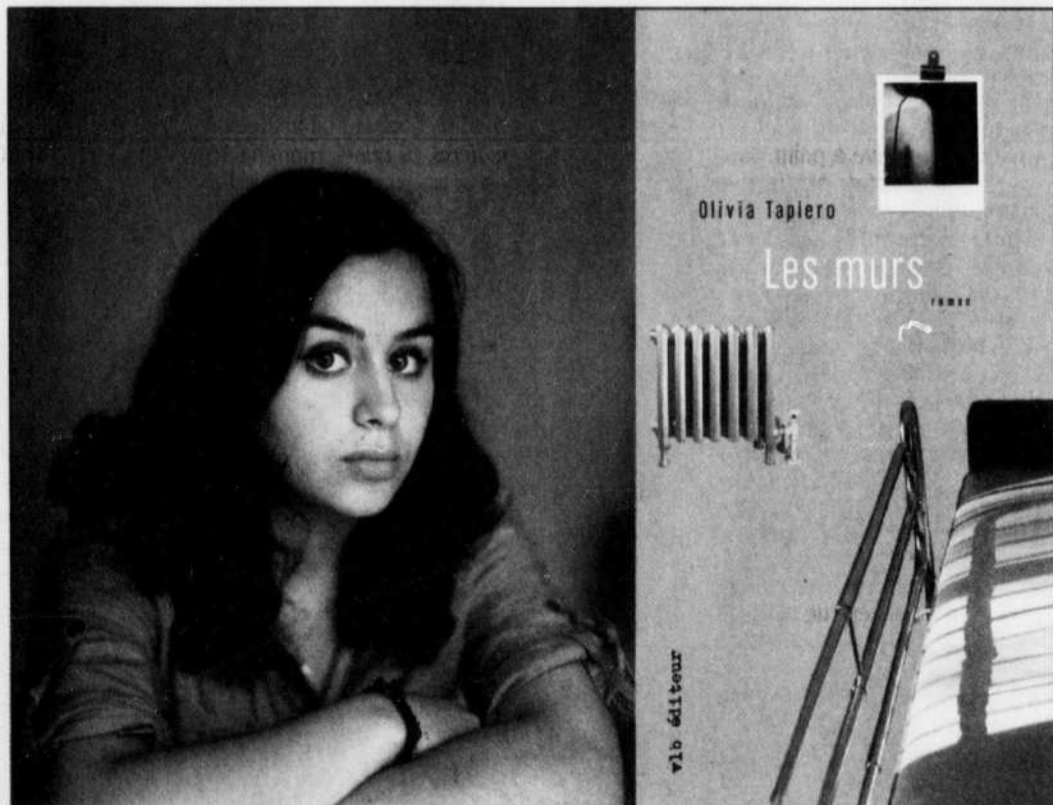
Réalisé à l'aide de figurines de pâte à modeler en ayant recours à la très ardue technique d'animation image par image (pensez à *Wallace & Gromit*), *Mary and Max* parvient, anthropomorphisation aidant, à émou-

voir en dépit de la distance que peut occasionner cette technique. L'aliénation que ressentent les deux protagonistes trouvera certainement un écho chez le cinéophile qui, à un moment ou un autre de sa vie, aura ressenti des émotions similaires, peu importe le contexte décrit. Très chargée à ce chapitre, l'intrigue ne prend jamais la voie facile et déjoue constamment les attentes.

Certains passages, dont une séquence venant illustrer toute la détresse vécue par le personnage de Mary, bouleversent et épatent en même temps. Le premier sentiment survient parce que l'effet d'attachement a fonctionné, le second parce que

la virtuosité technique alors déployée enivre (en l'occurrence un magnifique mouvement circulaire, accompagné d'une version très habitée de *Que sera sera* interprété par Pink Martini). La tristesse et la mélancolie côtoient l'enchantement. Il résulte de ce double entre le fond et la forme un phénomène physiologique trop rare: le poil des avant-bras se dresse et la vue se brouille, fugitivement. On passe une main distraite sous ses yeux sans trop en avoir conscience, plongé que l'on est dans un récit qui, ultimement, contribue à redonner espoir dans le genre humain.

Collaborateur du Devoir



Olivia Tapiero : Un nom à retenir

... Félicitations à Olivia Tapiero, récipiendaire du prix Robert-Cliche 2009, pour son roman *Les murs*.

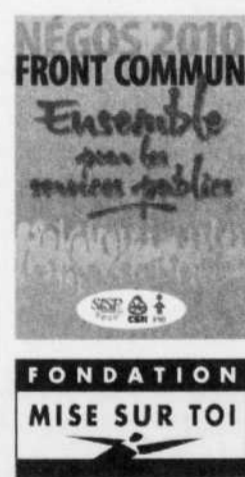
Le prix Robert-Cliche du premier roman est remis chaque année depuis 1979 par VLB éditeur. Destiné à la relève littéraire, ce prix a contribué à lancer la carrière de plusieurs des auteurs québécois les plus en vue, entre autres, Michel Désautels, Gilles Jobidon, Mylène Gilbert-Dumas, Madeleine Monette, Robert Lalonde et Chrystine Brouillet.

Nous sommes fiers d'encourager l'émergence de nouveaux talents et de contribuer à faire connaître leurs oeuvres à un large public.

QUEBECOR

As-tu l'oreille à Montréal?

CIBL 101,5 Radio-Montréal



Le jeu doit rester un jeu

présentent

30 ans de radio autrement!

Radiothon 2009 CIBL 101,5 Radio-Montréal

13, 14 et 15 novembre

Samedi 14 novembre

En direct des studios au 1691 Pie-IX

Prestations en direct,
Hommage à nos anciens,
Rencontres avec des invités des milieux culturels,
politique et des affaires.

Venez nous rencontrer!

101,5 Radio-Montréal
CIBL1015.com

J'AI TUÉ MA MÈRE
 ANNE DORNAL, XAVIER DOLAN
 FRANÇOIS ARNAUD, SUZANNE CLÉMENT
 PATRICIA TULASNE, MIELS SCHNEIDER
 et MONIQUE SPAZIANI
 de XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ !
 COMPLEXE DISTRIBUCTION
QUARTIER LATIN
 CONSULTEZ LES GUIDES-
 HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

festival de films francophones
CINEMANIA
 5-15 NOV 2009
 www.cinemaniainfestival.com

Rencontres internationales du documentaire de Montréal

Deux dans la cité

Entretien avec Hubert Davis, réalisateur de *La Cité invisible*

ANDRÉ LAVOIE

À Toronto, le secteur Regent Park affiche une caractéristique singulière: on y retrouve le premier quartier de HLM, créé au Canada à la fin des années 1940. Depuis, il accumule les titres moins honorables: 2000 familles, le plus souvent monoparentales, subissent quotidiennement la misère et la tyrannie des trafiquants de drogues. Pour cette population, majoritairement de race noire, on assiste plus fréquemment à des funérailles qu'à des mariages...

Le documentariste Hubert Davis ne connaissait l'endroit que de la fenêtre de sa voiture, et c'est sa rencontre avec Ainsworth Morgan qui va l'amener à explorer cette «cité invisible». Morgan, un enseignant dévoué, plus près du travailleur social que du professeur, lui a présenté Kendall et Mikey, deux adolescents au parcours chaotique que Davis suivra dans ce lieu en apparence inhospitalier.

Joint par téléphone à Londres («Pas London, Ontario», dit-il à la blague) avant un passage éclair à Montréal où son film sera présenté dans le cadre des Rencontres internationales du documentaire (RIDM), Hubert Davis reconnaît sa chance d'avoir rencontré cet ancien joueur de football professionnel recyclé dans le missionariat éducatif. Sans lui, il n'aurait pu tourner *La Cité invisible*, prix du meilleur film canadien au dernier festival Hot Docs de Toronto. «Il me fallait quelqu'un comme lui pour pénétrer dans un tel univers, explique le cinéaste. C'est une communauté fermée sur elle-même.»

Il faut alors comprendre que la couleur de peau d'Hubert Davis

ne constituait pas un sésame. «De la manière que j'étais habillé, que je me comportais, ils savaient que je ne venais pas de ce milieu. J'étais pour eux un "outsider", et les gens du coin sont toujours méfiants. J'étais souvent seul avec mon caméraman, qui est policier, et on nous prenait pour des blancs...»

Avec une patience infinie, Hubert Davis a ratissé chaque coin de cette enclave bien particulière, et on ne pourra jamais lui reprocher de n'avoir été qu'un touriste. Pendant trois ans, il a suivi les deux protagonistes, à l'histoire déjà lourde, à la maison, à l'école et dans les ruelles, où bien des jeunes traînent davantage que dans les cours de récréation.

Mais la durée du tournage ne fut pas son plus grand défi. Entre la drogue, les larcins, la prison et les bagarres, Mikey et Kendall ressemblaient aussi à ce qu'ils sont: des adolescents. «Les suivre, ce fut la chose la plus difficile, admet le cinéaste. J'ai 34 ans et j'avais oublié ce que ça signifie d'en avoir 16! Ils sont tellement dans l'instant présent. Être à l'heure, c'était impossible pour eux. À leur âge, ce ne sont plus des enfants... mais pas encore des adultes.» Et disons-le: grandir, même trop vite, dans cette «cité invisible» en partie sous le pic des démolisseurs pour une laborieuse renaissance, ce n'est pas un rêve accessible à tous.

Collaborateur du Devoir

■ *La Cité invisible* est présenté dans le cadre des RIDM, le dimanche 15 novembre à 17h30 à la Grande Bibliothèque et le lundi 16 novembre à 17h15 à la Cinémathèque québécoise, en anglais avec sous-titres français.



La caméra suit l'enseignant Ainsworth Morgan (à droite) dans le secteur chaud de Regent Park, à Toronto.

La douceur de filmer d'un globe-trotter de Caracas

Dans *La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve*, Pedro Ruiz raconte l'auteur Dany Laferrière

ANDRÉ LAVOIE

Vénézuélien d'origine, Québécois d'adoption, photographe de profession et citoyen du monde, rien n'arrête Pedro Ruiz. Toujours un projet qui l'allume, toujours en mouvement, l'homme est aussi un amusant conteur, comme j'ai pu souvent le constater lors de nos collaborations communes au *Devoir*, moi avec mon magnétophone, lui avec son appareil photo.

C'est la deuxième fois que je le rencontre de manière formelle. Ce fut d'abord pour son premier documentaire, *Animal tropical à Montréal*, une coréalisation avec Frank Rodriguez sur l'écrivain cubain Pedro Juan Gutiérrez. Comme Pedro Ruiz a de la suite dans les idées, il s'est vite intéressé à un autre romancier flamboyant, né aussi sous le soleil des Amériques, celui d'Haïti. Il s'agit de Dany Laferrière, l'auteur de *Je suis un écrivain japonais* et la vedette souriante, complice et généreuse du second documentaire, qu'il signe cette fois en solo, *La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve*, présenté en première aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM).

«Je suis un immigrant qui a fait un film sur un immigrant», résume Pedro Ruiz avec son accent délicieux et toujours la même passion au fond des yeux. Pourtant, il n'hésite pas du même souffle à citer Borges («*La nationalité, c'est un acte de foi*»), comme pour expliquer que ce qui l'unit à Dany Laferrière va au-delà des étiquettes. Que les deux hommes partagent quelques sentiments liés à l'arrachement au pays d'origine n'explique qu'en partie la connivence qui s'exprime à l'écran. Car de Lyon à New York en passant par Saint-Malo et surtout Port-au-Prince ainsi que Petit-Goâve, là où l'écrivain a passé une partie de son enfance, c'est toujours le même homme, à la fois profond et câblé, volubile et contemplatif, qui s'offre à Pedro Ruiz.

Le cinéaste le reconnaît volontiers: «Dany a conscience de la ca-



FEDERICO CIMINARI

Pedro Ruiz met l'accent sur Dany Laferrière l'écrivain, plutôt que sur le personnage.

méra, mais c'est une conscience ludique, pas de protection. Avec ou sans caméra, il est tout aussi ouvert et passionné. Ce n'est pas quelqu'un qui prend la pose, ou qui a peur pour son image.» L'écrivain en est d'ailleurs si peu soucieux qu'il n'a pas encore vu le film. Mais, à l'heure de savourer sa victoire récente du Médicis pour *L'Enigme du retour*, il trouve qu'il arrive à point nommé. «Juste avant de partir pour Paris, Dany m'avait téléphoné de l'aéroport et dit: «C'est comme si on avait planifié tout ça!» C'était pourtant loin d'être le cas. Pedro Ruiz ayant cru parfois se diriger vers un naufrage, financier entre autres, plutôt qu'une douce dérive au cours des deux années de production du film.

Sa ténacité est maintenant récompensée, et il reconnaît avec une large sourire que les honneurs qui pleuvent sur l'auteur de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* ne nuiront pas à la carrière de son film.

Et de la même manière que certains prix sortent de l'ombre certains auteurs un peu négligés, il espère, modestement, changer l'image de Dany Laferrière. «Le Québec le voit davantage comme un monstre médiatique. Ici, on me dit: «Je n'ai pas lu ses livres, mais je le connais.» En France, c'est l'écrivain qui est connu. Il peut remplir des salles de 300 places et ces gens-là ont lu ses livres, ils veulent l'entendre.»

Vrai aussi qu'ils ne l'ont pas connu à l'époque rigolote où il était présentateur météo à TQS dans les années 1980, des performances quasi burlesques que l'on ne voit pas dans le film («*Quel gâchis, on a tout effacé*», déplore le cinéaste). Par contre, Pedro Ruiz souhaite que cette *Dérive douce* fasse dévier les spectateurs du personnage public vers l'écrivain. «Quand tu lis tous ses livres, tu te rends compte de sa grande cohérence, des ficelles qu'il tire d'un roman à l'autre. C'est un parcours im-

pressionnant.» Et il est illustré de manière tout à la fois amusante, mélancolique, colorée et fantaisiste. Ces deux-là étaient vraiment faits pour s'entendre.

Collaborateur du Devoir

■ *La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve* est présenté dans le cadre des RIDM, le dimanche 15 novembre à 14h30 et le lundi 16 novembre à 18h à la Grande Bibliothèque, et prendra l'affiche au Parallèle le dimanche 22 novembre.

Disc-jockeys perdus en mer

PIRATE RADIO (RADIO PIRATE)

Écrit et réalisé par Richard Curtis. Avec Tom Sturridge, Philip Seymour Hoffman, Bill Nighy, Nick Frost, Rhys Ifans, Kenneth Branagh. Image: Danny Cohen. Montage: Emma E. Hickox.

MARTIN BILODEAU

Après maints reports, la comédie de l'Anglais Richard Curtis (Notting Hill, Love, Actually), initialement baptisée *The Boat that Rocked*, prend l'affiche ce week-end, chapeauté du titre *Pirate Radio* et avec au compteur vingt minutes de moins que la version diffusée en Grande-Bretagne. Ça fait beaucoup de coups de ciseaux, et comme la boucherie saute aux yeux, et que le coupable court toujours, on blâme, à tort ou à raison, le distributeur nord-américain Universal Pictures pour son ingérence ou son laisser-aller.

Quelqu'un a de toute évidence assagi et policé le film, qui porte sur un équipage de disc-jockeys mâles un brin délinquants, résolument poteux et à la langue bien pendue, qui en 1966 faisaient résonner la Grande-Bretagne à coups de chansons rock et pop dédaignées par les stations de l'archipel. Car pour éviter la censure, Radio Rock (qui a réellement existé) diffusait depuis un vieux rafiot ancré en mer du Nord.

Curtis a privilégié une approche large, à grands coups de



ALLIANCE

En vedette: des disc-jockeys britanniques un brin délinquants en 1966

pinceau, façon portrait de groupe, ou tableau de famille. Chaque personnage est réduit à

un ou deux traits de caractère, puis faufilé dans la toile colorée et très vivante malgré les manques évidents sur le plan du scénario, truffé d'incohérences et très discutables sur le plan historique. Le fil conducteur: un adolescent puceau (Tom Sturridge, une forte présence et un physique rappelant Marc-André Grondin), qui au début du récit débarque sur le bateau à l'invitation de son parrain (Bill Nighy, égal à lui-même), propriétaire de la station. Il est assis à la affaction par le reste de l'équipage mâle, qui se charge de lui faire perdre sa virginité dès le passage du prochain convoi de jeunes filles. Sur cette attendrissante histoire de fraternité mâle, qui a vendu son âme au rock (quoique la cause n'est jamais

entendue), Curtis fait planer la menace d'un ministre britannique pudibond (Kenneth Branagh, cabotin comme jamais), en quête d'une faille dans la loi qui lui permettrait de faire entendre la diffusion sur le Royaume de «toutes ces insanités».

Or, entre ces deux instances, montrées au moyen d'allers-retours plus ou moins fluides, rien ne fonctionne. De toute évidence, Curtis a voulu opposer la modernité de ses héros en mer, défendus avec un réalisme certain, avec le caractère dépassé et figé de ses opposants sur ter-

re, d'un autre monde, et représentés comme des guignols archaïques. Bonne idée, très mauvaise exécution. On dirait deux films différents enchâssés de force l'un dans l'autre. Chemin faisant l'humour se perd, l'humour nostalgique se délite, les petits mystères du récit (dont celui de la quête du père du jeune héros) perdent de leur impact. Profondeur et rigueur ne sont pas les maîtres-mots ici. Sympathique et divertissant, par contre...

Collaborateur du Devoir

«UNE DISTRIBUTION EXCEPTIONNELLE!»
 - MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

AN EDUCATION
 De Nick Hornby, auteur de ABOUT A BOY et HIGH FIDELITY
 UN FILM DE LONE SCHERFIG

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
 CINÉMAS AMC LE FORUM 22 MARCHÉ CENTRAL 18 SHERBROOKE

★★★★★! ★★★★★! ★★★★★! ★★★★★!
 (sur quatre) Le Point (sur quatre) L'Express (sur quatre) Mad Movies (sur quatre) Postif

«Ce film est une merveille!»
 Télérama

Mary et Max.
 Parfois, de parfaits inconnus peuvent devenir les meilleurs amis.

D'après une histoire vraie
 Du créateur de HARVIE KRUMPET,
 lauréat d'un Oscar

http://maryetmax.gaumont.fr/métropole

À L'AFFICHE!
 VERSION FRANÇAISE CINÉMA Beauclerc 2395, Sherbrooke E. 731-9000
 VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC LE FORUM 22
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

ARCHAMBAULT
 Les compagnons de Québec North

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
 du 3 au 10 novembre 2009

| | |
|----|--|
| 1 | MILLÉNIUM : LE FILM |
| 2 | G.I. JOE : THE RISE OF COBRA |
| 3 | ICE AGE 3 : DAWN OF THE DINOSAUR |
| 4 | CARDIO BOOMER Nathalie Lambert |
| 5 | LA GUERRE DES TUQUES |
| 6 | TRANSFORMERS 2 : REVENGE OF THE FALLEN |
| 7 | ARTHUR L'AVENTURIER La course au trésor |
| 8 | THE TAKING OF PELHAM 123 |
| 9 | LE POINT SUR ROBERT |
| 10 | TWILIGHT |
| 11 | YVON DESCHAMPS Intégrale 1958-2008 |
| 12 | TINKER BELL AND THE LOST TREASURE |
| 13 | TERRA : PUISSANCE D'UNE PLANÈTE |
| 14 | PLANÈTE TERRE Série complète |
| 15 | MIRACLE ON 34 th STREET |
| 16 | FORREST GUMP |
| 17 | KAAMELOTT Livres 1 |
| 18 | TAXI 0-22 Saison 3 |
| 19 | CSI : MIAMI Saison 6 |
| 20 | MICHAEL JACKSON : LIVE IN BUCHAREST |

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Fin du monde par catalogue

2012

Réalisation: Roland Emmerich. Scénario: Harald Kloser, R. Emmerich. Avec John Cusack, Chiwetel Ejiofor, Amanda Peet, Oliver Platt, Thandie Newton, Woody Harrelson, Danny Glover, Liam James, Morgan Lily, Zlatko Buric, Beatrice Rosen. Photo: Dean Semler. Montage: David Brenner, Peter S. Elliot. Musique: Thomas Wander, H. Kloser. États-Unis, 2009, 158 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après *Independence Day* et *The Day After Tomorrow*, Roland Emmerich revient titiller la peur millénaire que le ciel s'effondre. *2012*, qui emprunte son titre à la célébrissime date concluant le calendrier maya, très en vogue depuis quelques années, convoie dans son sillage de fin du monde le souvenir d'à peu près tous les films catastrophe que Hollywood a produits depuis trente-cinq ans. Ne manque que les essais d'abeilles tueuses et le tableau aurait été complet. Peut-être la prochaine fois.

Quand, en 2009, les scientifiques découvrent que les éruptions solaires, grâce à un alignement rare de planètes, font augmenter la température du noyau terrestre, l'état d'urgence est déclaré, du moins parmi les dirigeants du G8. Un plan de survie pour quelques richissimes élus est ourdi, mais une bonne famille américaine trouvera le moyen de se greffer à l'aventure, rassurez-vous. La côte ouest plongée dans l'océan (*Earthquake*), un paquebot renversé par une déferlante (*Poseidon Adventure*), des avions en péril (*Airport*), des éruptions volcaniques (*When Time Ran Out...*). Vous avez vu la bande-annonce, vous savez de quoi il retourne.

C'est près de trois — très longues — heures d'apocalypse que proposent Emmerich et son scénariste Harald Kloser, les deux larrons déjà responsables du ridicule *10 000 BC*. Plus gargantuesque que spectaculaire, *2012*, à l'instar de son prédécesseur, provoque l'hilarité lors de passages qui se veulent dramatiques. Voilà un coûteux exemple que des dialogues mal écrits peuvent s'avérer le pire ennemi de l'effet fiction. Ou que de prendre le spectateur pour un taré en lui rappelant constamment qui est qui peut vider une scène de toute tension. Il faut voir le scientifique joué par Chiwetel Ejiofor s'adresser à celui joué par John Cusack, prisonnier derrière une cloison scellée et sur le point de se noyer avec sa famille: «Monsieur Curtis! Je suis le docteur Helmsley. Nous nous sommes rencontrés à Yellowstone...» Et quoi encore? Un peu de thé?

Film après film, Roland Emmerich parvient à attirer de gros noms, quoiqu'il faille bien admettre que, depuis quelques années, la carrière de Cusack périclité. Ici, il joue par-dessus le marché John Cusack et *2012* constitue un autre choix discutable à inscrire à sa filmographie jadis plus stimulante. Sa covedette, le talentueux Chiwetel Ejiofor (*Dirty Pretty Things*), fait de son mieux avec un personnage d'une bonté... hollywoodienne. On attend le moment où une auréole apparaîtra au-dessus de sa tête. Voilà qui n'aurait pas déparé un film qui use et abuse d'un symbolisme catholique primaire avec la délicatesse de touche d'un éléphant. Et la morale est à l'avenant; vous voilà prévenus.

Collaborateur du Devoir



Willem Dafoe et Charlotte Gainsbourg dans *Antichrist*, de Lars Von Trier

SOURCE SEVILLE

La révolution spirituelle de Lars Von Trier

ANTICHRIST

Écrit et réalisé par Lars Von Trier. Avec Charlotte Gainsbourg et Willem Dafoe. Image: Anthony Dod Mantle. Montage: Anders Refn. Danemark-Allemagne-France-Suède-Italie-Pologne, 2009, 104 minutes.

MARTIN BILODEAU

La laveuse était à «spin». Papa et maman, en pleins ébats amoureux dans la salle de bains, n'ont pas entendu leur petit descendre de sa couchette pour aller admirer par la fenêtre, ouverte par le vent, les premiers flocons de neige de son existence. Laquelle allait prendre fin quelques instants plus tard, l'ange ayant fait, accidentellement, le saut.

La séquence muette en noir et blanc, surmontée de *Lascia ch'io pianga*, de Haendel (extrait de l'opéra *Rinaldo*), constitue, de mémoire d'homme, un des plus beaux prologues jamais vus au cinéma. Ainsi qu'un instant de grâce dans l'œuvre de son auteur, le Danois Lars Von Trier (*Europa, Breaking the Waves, Dancer in the Dark*). *Antichrist*, cela dit, n'en est pas un, comme en fait foi la suite complaisante et gratte-bobo de ce film de chambre à ciel ouvert sur le deuil et ses étapes (qui forment les chapitres: chagrin, douleur, désespoir, etc.), à ranger entre le fantastique et le conte d'horreur «grimpeux».

Incapable de surmonter l'épreuve, elle (Charlotte

Gainsbourg, prix d'interprétation à Cannes), en pleine rédaction d'une thèse sur la sorcellerie, se laisse surrager de pilules. Incapable de penser droit, lui (le toujours solide Willem Dafoe), psychothérapeute, se met dans l'idée de la soigner. C'est là la première mauvaise décision — de celles qu'on rencontre dans les mauvais rêves ou les séries B — d'un chapellet de mauvaises décisions qui conduiront le couple vers son chalet en forêt, théâtre d'un bonheur ancien, dont elle, femme-martyre caractéristique de l'auteur misogyne, appréhende aujourd'hui le mystère muet et la terre brûlante à ses pieds.

Forêt. Inconscient. On le voit venir, ce cher Lars. À des kilomètres. *Antichrist*, fruit d'une dépression et d'une révolution spirituelle (c'est lui qui le dit et je n'en crois rien), tirerait son origine d'un cauchemar de Von Trier. Or, à moins que celui-ci soit la réincarnation de Freud, ou qu'il ait été visité par lui dans son rêve, on sent tout au long du récit, de moins en moins subtil à mesure qu'il avance, l'intervention complaisante du cinéaste en éveil. La posture, plus que la signature.

Certes, le sous-texte ouvre sur une quantité d'interprétations. Mais en surface, on ne perçoit que l'esbroufe érotomane et le goût du scandale. Le film possède en outre des qualités esthétiques certaines. Les très belles images d'Anthony Dod Mantle (*Dog-*

ville, *Slumdog Millionaire*) induisent de façon subliminale l'angoisse de la folie et de l'isolement. Le son, sourd et oppressant, nous reporte dans les couloirs du Royaume. De fait, ce film faussement compliqué aurait tout aussi bien pu se jouer dans les couloirs de l'hôpital des fantômes de Copenhague.

Entre autres grandes qualités qu'il faut lui reconnaître, Lars Von Trier pratique un cinéma obsédant et résolument atypique, qui transcende les «j'aime», «j'aime pas». Avec lui, c'est «pour», ou c'est «contre». Moi, pour cette fois du moins, c'est «contre».

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY

2012, du réalisateur Roland Emmerich: près de trois — très longues — heures d'apocalypse.

★★★★★ (sur quatre) Le Journal du Dimanche

★★★★★ (sur quatre) La Nouvelle Observateur

★★★★★ (sur quatre) L'Humanité

★★★★★ (sur quatre) Positif

«L'Armée du crime atteint une grande puissance émotionnelle.»
-Marc-André Lussier, La Presse

«Un récit d'une palpitante authenticité. Un film historique mais aussi du vrai cinéma populaire.»
-Ouest France

L'ARMÉE DU CRIME

15

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
BOULEVARD DES FILMS

un film de Robert Guédiguian

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

COMPLEX D'ENTRETIENMENT
QUARTIER LATIN

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINÉMA AMC
LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LES BEAUX GOSSES

UN FILM DE RIAD SATTOUF

★★★★★

« À voir absolument. »
Brandon Kelly, The Gazette

« Un film jolissif et drôle. »
Anabelle Nicou, La Presse

« Un humour tonifiant. »
André Lavoie, Le Devoir

« Un film aussi drôle que réaliste. »
Jean- Baptiste Morin, Les Inrockuptibles

« Un film rare qui réconcilie divertissement et subtilité. »
Jacques Moréno, La Miro

Quinzaine des Réalisateurs

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien
COLOSSUS LAVAL
PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMA DU PARC
1075 Du Parc, 814-281-1800

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

«Un portrait de famille plus vrai que nature.»
Marc-André Lussier, La Presse

★★★★★

Première

★★★★★

Roger Ebert

★★★★★

Libération

still walking

un film de Kore-Eda Hirokazu

après Nobody Knows

ABE HIROSHI NATSUKAWA YUI YU TAKAHASHI KAZUYA
TANAKA SHOHEI KIKI KIRIN HARADA YOSHIO

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS

2245, boul. Saint-Jacques, 985
Métro: St-Jacques

PARALLÈLE

tous les jours:
13h00, 19h00

★★★★★

« ÉMOND SIGNE UNE FINE ET SENSIBLE RÉFLEXION SUR LA TRANSMISSION DES VALEURS QUI NE CESSERA DE GRANDIR EN NOUS. »
MANON DUMAIS, VOIR

★★★★★

« IMPECCABLE. ÉLISE GUILBAUD EST VIBRANTE ! »
DENISE MARTEL, JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★

ICI/24HRS

★★★★★

NORMAND PROVENCHER, LE SOLEIL

LES FILMS SEVILLE PRÉSENTE UNE PRODUCTION ACPAV

ÉLISE GUILBAUD JACQUES GODIN

UN FILM DE BERNARD ÉMOND

PRODUIT PAR BERNADETTE PAYEUR

LaDonation

www.ladonation.com

À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien
COLOSSUS LAVAL
PONT-VIAU 16

QUARTIER LATIN
ST-EUSTACHE
BROSSARD

BOUCHERVILLE
GATINEAU
SHERBROOKE

CINÉMA LAURIER
VAL D'OR

STE-ADELE
LA SARRE
VICTORIAVILLE

V.O. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'ANNÉE

«EXPLORATION HALLUCINÉE
- FORTEMENT SYMBOLIQUE - D'UN CINÉASTE EXCEPTIONNEL. »
GUILAUME FOURNIER, VOIR

NOMMÉ AUX OSCARS
WILLEM DAFÖE CHARLOTTE GAINSBORG

ANTÉCHRIST

PERSONNAGE ANGLAIS AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS D'ANTICHRIST

UN FILM DE LARS VON TRIER

À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien
COLOSSUS LAVAL
PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMA DU PARC
1075 Du Parc, 814-281-1800

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS